

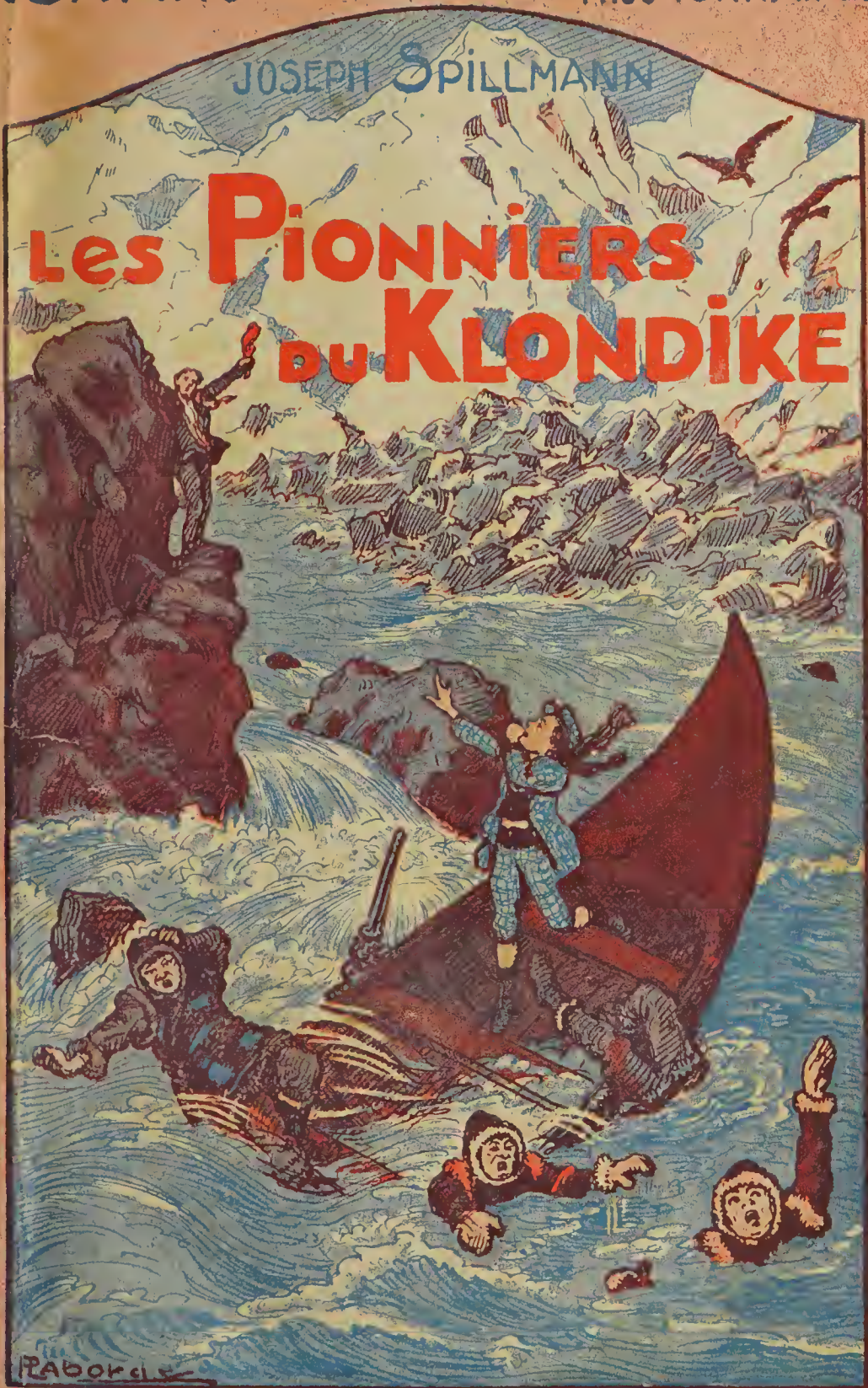
ROMANS

no 13

MISSIONNAIRES

JOSEPH SPILLMANN

# Les Pionniers du Klondike



Les "Éditions du Clocher"

39-41-43, Rue Constantine TOULOUSE

Prix :

3<sup>f</sup> 50

(17<sup>e</sup> mille)





1813  
J. SPILLMANN, s. j.



# LES PIONNIERS DU KLONDIQUE

---

Traduction et Adaptation

☐☐☐ de P. GABALDA ☐☐☐

Illustrations de l'époque par R.S.K.

(17<sup>e</sup> mille)



« LES ÉDITIONS DU CLOCHER »

Administration :

39, 41, 43, Rue de Constantine — TOULOUSE

(Tous droits réservés)



## CHAPITRE PREMIER

---

### Dans un gratte-ciel de New-York

C'était en mars 1897.

Une bise âpre balayait les rues de New-York, chassant devant elle flocons de neige et aiguillettes de glace. Les hommes retroussaient le col de leur pardessus, les femmes s'enveloppaient de leurs manteaux ou de leurs fourrures, tout le monde se pressait le long des larges trottoirs, avec plus de hâte qu'à l'ordinaire pour fuir au plus vite la morsure du froid. Naturellement les gens riches, par un pareil temps, n'avaient pas quitté leurs confortables demeures ; si certains d'entre eux étaient sortis pour aller en visite ou au théâtre, c'était dans des voitures bien fermées et chaudement capitonnées. On voyait pourtant des milliers de piétons, qui, à l'heure où les rues sont inondées de lumière électrique, regagnaient leur logis sans pouvoir tous, hélas ! se protéger par de chauds vêtements contre le vent glacé : c'étaient des employés de bureaux ou de commerce, des emballeurs, des portefaix, des garçons de magasins et des centaines d'autres travailleurs de toute catégorie.

Parmi eux se trouvait un jeune garçon de treize à quatorze ans ; vêtu d'un costume élimé, il pressait le pas aussi rapidement qu'il le pouvait. Lui aussi il a relevé le col de son pardessus, qui protège bien mal des oreilles violacées par le froid ; il marche, la tête enfoncée dans les épaules, et remonte en ce moment la rue Broadway (une des rues principales de New-York). Par-dessus sa tête, sur les arceaux de fer du chemin de fer aérien, les trains électriques roulent avec fracas. « Avec eux, se disait le garçon, je mettrais bien une demi-heure de moins pour rentrer à la maison » et son regard se dirigeait mélancoliquement vers les fenêtres illuminées du train qui passait. « Mais non, il vaut mieux réserver mes 2 cents pour maman, avec cela elle achètera du pain. Allons, soyons courageux, tirons-nous de cette tempête de neige ! Me voici déjà devant le gratte-ciel aux vingt étages. »

En effet, à travers les flocons de neige, on pouvait voir briller les fenêtres de l'un de ces immeubles géants, qui semblent vouloir, comme la tour de Babel, escalader les nues et que l'esprit populaire a baptisés du nom de gratte-ciel. L'enfant regarda dans la direction d'une fenêtre située au dernier étage. Elle était faiblement éclairée. « Maman, se dit-il, économise la lumière. Espérons qu'elle ne fait pas de même avec le charbon; il ferait bien froid là-haut, ce soir, avec une pareille température.

Tout en prononçant ces quelques paroles, il s'avança rapidement et se trouva bientôt dans le hall de l'immeuble géant. Des locataires aisés, logés dans les confortables et luxueux appartements des étages inférieurs, se tenaient debout dans le vestibule où bien s'étaient installés sur les sofas et fauteuils recouverts de peluche de soie, en attendant que le « lift » (ascenseur) les déposât sans fatigue devant leurs appartements respectifs. Les gens moins fortunés, locataires des étages supérieurs, devaient naturellement attendre assez longtemps leur tour de monter, ou bien, s'ils voulaient économiser la taxe perçue par les usagers du « lift », il leur fallait monter des escaliers sans fin, plusieurs centaines de marches, au bas mot.

Si fatigué qu'il fût de la tâche accomplie ce jour-là, le jeune garçon au costume élimé n'hésita pas, et passant rapidement devant la loge du concierge, il arriva à l'escalier de service quand il fut interpellé :

« Hello ! », lui cria un monsieur grand et maigre, confortablement installé dans une chaise longue et lisant d'un œil exercé les annonces du journal, « hello, jeune homme, qu'est-ce que vous avez à faire chez moi ? ». Et ses yeux gris et durs jetaient un regard de mépris sur les vêtements usés que portait l'enfant.

— C'est ici que j'habite, répondit le gosse en rougissant.

— Master Brown, dit le gérant, je vous prie de l'excuser, c'est le petit de ces Français qui, depuis janvier sont installés au n° 450, là-haut, au vingtième étage.

— Est-ce qu'ils paient régulièrement leur loyer ? Faites-moi passer le livre des comptes !

— Jusqu'à présent, ils n'ont pas eu de retards dans leurs paiements, reprit le gérant, et vous ne pouvez tout de même exiger que les gens riches aillent loger là-haut, au vingtième, n'est-ce pas, master Brown ?

— Je ne l'exige pas, répliqua le Yankee, après avoir craché et poussé dans sa bouche une nouvelle chique. Ce que j'exige, c'est que mes locataires, même ceux du vingtième, aient une mise convenable. Mes autres locataires ne tiennent pas du tout à rencontrer dans le hall des gens si misérablement vêtus. Vous direz donc à vos parents, jeune homme, qu'ils peuvent s'apprêter à déménager si



je vous vois une autre fois dans ce hall avec un pareil accoutrement. »

Là-dessus, le propriétaire de l'immeuble remit à son gérant le livre des loyers, après s'être bien assuré que le loyer du n° 450 avait été acquitté; puis, sans se soucier le moins du monde des larmes de colère et de honte qui jaillirent dans les yeux de l'enfant, il s'absorba de nouveau dans la lecture des journaux.

« Master Brown, dit le petit, vous n'avez aucune raison de mépriser mes parents, parce qu'ils sont pauvres maintenant. Il y a six mois, nous étions peut-être plus riches que vous. Allez demander chez nous si Monsieur Saint-Hubert n'était pas un homme riche et considéré! Ce n'est pas notre faute si toute la famille a été ruinée.

— Alors, il a fait banqueroute, pas vrai? C'est comme ça qu'il est devenu pauvre? Quel imbécile! En Amérique, quand on fait banqueroute, on trouve le moyen de s'enrichir! Hé hé hé! eh oui, nous sommes des finauds, nous, tandis que vous autres, Français, vous êtes stupides avec votre sentimentalité. Si votre père s'est mis dans l'embarras, eh bien, ça m'est égal! Il apprendra en nous regardant faire! Dites à monsieur « Saint-Houberge » que, dans les trois jours, il devra laisser son logement, s'il n'habille pas décemment les gens de chez lui.

— C'est Saint-Hubert et non « Saint-Houberge » que je m'appelle, fit observer le jeune Français. Je vous prie de bien graver dans votre mémoire le nom de mon père car j'espère que Dieu le récompensera de son honnêteté. Quelle honte de s'enrichir par une banqueroute frauduleuse! »

Là-dessus, il tourna le dos et se hâta vers l'escalier. Il se sentait soulagé maintenant qu'il avait dit au Yankee sa façon de penser.

Malgré la pauvreté de sa mise, le jeune Saint-Hubert redressait fièrement la tête lorsqu'il arriva sur le palier du vingtième étage et qu'il frappa au n° 450.

« Entrez! répondit une voix douce. C'est toi, Martin! Je t'ai reconnu à ton pas. Mais ferme la porte, sans quoi, le peu de chaleur que nous avons ici s'en irait!

— C'est qu'il ne fait pas chaud ici! Et comment pouvez-vous rester, comme des hibous, assises dans l'obscurité? reprit Martin.

— Il nous faut économiser la lumière, Martin, lui répondit la voix d'une petite fille. A quoi bon gaspiller notre charbon par un vent pareil? Ecoute donc, comme ça hurle, comme ça siffle dehors; entends les craquements de la fenêtre. Ne vois-tu pas comme la fumée est refoulée dans la cheminée?

— Tu as raison, Marie, lui dit son frère. Tout de même, le froid n'est pas trop vif dans cette chambre et, quand on

vient du dehors, on éprouve un certain bien-être à se trouver à l'abri du vent et de la neige. Ecoute donc le bruit des aiguilles de glace qui fouettent les vitres!... Mais, où es-tu donc, maman? Vous pourriez bien faire un peu de lumière. Nous mettrons l'abat-jour vert pour que maman n'ait pas mal aux yeux.

— Oui, Marie, allume la lampe! Votre père va bientôt rentrer et il n'aime pas nous trouver ainsi dans l'obscurité. Mes yeux ne vont pas trop mal maintenant. Tu dois être fatigué, Martin, et tu dois avoir faim. Si seulement je pouvais t'offrir un bon souper! »

Tandis que M<sup>me</sup> Saint-Hubert prononçait ces paroles, la fillette avait allumé la lampe. La clarté de la lampe illumina un visage aux yeux bleus et aux joues bien pâles. On pouvait lire déjà sur la physionomie de l'enfant que, malgré ses douze ans, elle savait ce que chagrin et souci veulent dire. La petite sœur jeta sur son frère un regard rapide et lui dit en riant :

« Tu as le nez rouge et les oreilles bien bleues! Viens ici, que je les réchauffe entre mes mains!

— Merci, dit le gamin en pressant amicalement entre les siennes les petites mains froides de sa sœur; tes mains n'ont déjà pas trop de chaleur »; en même temps, il se tourna vers sa mère.

Le visage de M<sup>me</sup> Saint-Hubert, pâle, miné par le chagrin, s'éclaira un instant quand elle ôta le mouchoir humide qu'elle gardait habituellement sur ses yeux enflammés et se mit à regarder amoureusement son Martin.

« Vite, maman, laisse-moi te baigner les yeux, lui dit son fils tout en plongeant le mouchoir dans une cuvette d'eau et l'appliquant sur les yeux rougis de sa mère. Sans doute, tu as encore travaillé à cette maudite machine à coudre! Tu finiras par devenir aveugle; Marie, tu n'aurais pas dû la laisser travailler, ta mère!

— Je le lui ai dit, répondit Marie; mais j'ai encore beaucoup à apprendre d'elle; vois-tu, bientôt je saurai travailler toute seule et alors je pourrai tous les jours ourler deux, trois chemises et gagner cinq cents pour chacune.

— Nous ne pouvons vraiment pas nous passer de cette machine à coudre, dit avec un soupir M<sup>me</sup> Saint-Hubert. Heureusement, votre père sera sans doute bientôt mieux rétribué. La firme où il gagne péniblement sa vie, finira par reconnaître ses qualités et lui fera faire un travail plus lucratif. Et toi aussi, mon cher Martin, il faut que tu arrives par ton travail à te faire une situation pour subvenir aux besoins de ta famille.

— Puisses-tu dire vrai, maman! répondit Martin d'un air de découragement. Si seulement j'étais plus âgé et plus fort, je m'embaucherais dans le port comme charbonnier. Ils



gagnent beaucoup plus que nous, les charbonniers qui travaillent chez Brewer et C°. Je dois t'avouer que je ne puis guère rester plus longtemps comme emballer, dans la maison de commerce où je suis. Les autres employés ne veulent pas de Français avec eux. Toute la journée ce ne sont que paroles désagréables à mon adresse; je n'ai pas de peine à rester calme devant de pareilles sottises. Mais, à l'occasion, ils me jouent de vilains tours. Aujourd'hui, le gros Bob m'a donné un croc-en-jambe et m'a fait tomber sur la caisse de verres que j'étais en train d'emballer. Par miracle, un seul s'est cassé; sans quoi, j'aurais reçu une bonne gifle de l'employé principal et mon salaire de la semaine aurait été retenu. Naturellement, le gros Bob disait que ce n'était pas lui qui m'avait fait trébucher et tous les autres répétaient à grands cris que j'étais un maladroit et un lourdaud. O maman, que j'avais de la peine à me retenir et que j'aurais volontiers lancé tous les débris du verre sur la figure de ce Bob!

— Mon pauvre petit, c'est comme ça qu'ils te traitent, s'écria la mère. J'en dirai un mot à ton père pour qu'il te trouve une autre place. Je ne veux plus que tu ailles au milieu de ces rustres. Ah! mes enfants, je me sens défaillir quand je songe que c'est moi qui ai demandé à votre père de se porter caution pour mon frère et qui suis ainsi la cause de tous les maux qui ont fondu sur nous? Me le pardonneriez-vous jamais?

— Maman! maman! gémissent à la fois le frère et la sœur. Comment peux-tu parler de la sorte? dit la fillette. Il te fallait bien venir en aide à notre oncle; il était ton frère et l'on doit toujours s'entr'aider entre frère et sœur. Ne pleure pas; ne nous as-tu pas dit que si le Bon Dieu nous a pris la richesse, il peut nous la redonner s'il le juge bon? Et toi, Martin, quel besoin avais-tu de raconter à maman cette sotte histoire, pour lui faire de la peine?

— Tu as raison, Marie, dit le frère. J'aurais dû la garder pour moi. N'en dites rien à papa. Je tâcherai de supporter les misères que me font Bob et les autres garnements en attendant de trouver une nouvelle place. Vous avez besoin de mon salaire. Allons, Marie, préparons le thé, que tout soit prêt pour le dîner quand papa sera de retour. Il ne tardera guère à venir. »

Martin alluma la lampe à alcool sous la bouilloire en fer-blanc et bientôt l'eau bouillante se mit à chanter. Entretemps, Marie mettait une nappe sur la petite table qu'elle garnit ensuite d'assiettes et de tasses. Un petit pot de mélasse bon marché servait de sucrier. Martin prit le couteau et coupa quatre morceaux de pain de seigle.

« Tu peux t'en couper deux fois plus pour toi que pour moi, dit Marie; je n'ai pas aussi faim que toi; je vais pren-

dre une tartine de mélasse et je te laisse ma part de viande. Regarde, maman, comme la table est bien mise. Il semble que ce soit la même que celle que nous avons dans notre villa... mais de cela je ne veux pas en parler ! Voici papa ! »

En effet, M. Saint-Hubert apparut dans l'embrasure de la porte. On devinait au premier abord, à voir cette barbe blonde et ce visage avenant, qu'il avait dû être un homme d'une grande beauté physique. Maintenant, des fils d'argent semaient sa chevelure, des rides profondes plissaient son front. Il répondit par un sourire au bonjour de ses enfants, embrassa sa femme et dit :

« Anna, tes yeux n'ont pas bonne mine. Tu as encore désobéi ? et tu as travaillé ou pleuré ? Je ne veux pas que tu continues. Que ferions-nous de toi si tu devenais aveugle ou malade ? Aie confiance ; je crois que Dieu nous envoie un rayon d'espérance. Venez, les enfants ; après avoir mangé, je vous ferai part à vous et à votre mère de projets qui peuvent être intéressants. »

On se mit à table et, après avoir dit le *Benedicite*, on mangea le repas frugal préparé par les enfants. Ceux-ci étaient si curieux de connaître ce que leur père allait leur raconter qu'ils mangèrent leur portion deux fois plus vite. Dès qu'ils eurent fini, Marie parla la première :

« Eh bien, papa, quel est ce rayon d'espérance que tu nous apportes ? Est-ce que nous allons bientôt rentrer en France et racheter notre vieille maison ? »

— Oh ! les choses ne vont pas si vite », dit le père, en passant la main dans les cheveux de sa fille.

---

## CHAPITRE II

---

### Vers le pays de l'or

« Vous savez, mes enfants, commença Saint-Hubert, après s'être assis près de sa femme tandis que les deux enfants s'accroupissaient aux pieds de leurs parents, ce matin, j'ai fini par perdre tout courage. Sans qu'il y eut de ma faute, je suis arrivé trois minutes en retard à mon bureau et le chef comptable m'a donné mon congé.

— Mon Dieu ! s'écria la mère, mais le patron reviendra là-dessus, il te gardera ?

— Non. Il a dit qu'on pouvait faire sans moi. Et il ne voit pas pourquoi il continuerait à me payer. Me voilà sans place à partir de lundi prochain.

— Quel malheur ! comment allons-nous faire pour vivre sans les cinq dollars que tu nous apportais par semaine ? Et Martin qui, lui aussi, ne peut plus rester là où il est. On lui fait toutes sortes de misères chez Brewer et C<sup>o</sup>. Il faut qu'il quitte cette place, dit la mère angoissée.

— Maman, n'aie aucune inquiétude touchant les petites tracasseries de Bob et de ses acolytes, je reviendrai travailler avec eux, dit Martin sur un ton de prière.

— Et, pour rendre notre situation encore plus désespérée, le propriétaire vient de me signifier son congé, continua Saint-Hubert.

— A cause de ma blouse raccommodée, soupira Martin. Et moi qui voulais te demander d'aller chercher un logement dans les quartiers pauvres d'Hattgate, près du port, pour ne pas rester plus longtemps dans cette insupportable maison de master Brown. Ah ! j'imagine qu'un jour la foudre tombera sur ce gratte-ciel.

— Et tes projets ? s'écria la fillette qui ne pouvait tenir en place. Tes projets ! Vite, papa, ne te laisse pas interrompre par Martin ou maman ! Dis-nous tes projets, quel est le bonheur qui nous attend ? »

Tous fixèrent alors leurs regards sur le père et celui-ci exposa ses intentions :

« Dès que j'appris que je devais renoncer à ma place, j'allai voir l'agent qui me l'avait procuré. Vous savez que l'emploi que j'occupais m'avait été offert à titre temporaire et que le même agent m'avait promis de me trouver quelque chose qui répondît mieux à mes capacités. Sans me laisser le temps de lui faire part de mon renvoi, l'agent s'écria en me voyant : « Ah ! Saint-Hubert, vous arrivez à » point nommé ! Enfin, j'ai trouvé ce qu'il fallait ! Directeur » technique d'un placei avec un traitement annuel de » 6.000 dollars ! Comment ? N'est-ce pas là une pluie d'or ? » Sans compter qu'avec un peu de chance vous pouvez, en » quelques semaines ou quelques mois, porter ce chiffre à » des centaines de mille. Vrai, si j'avais tant soit peu de » connaissances techniques en fait de mines ou de métallur- » gie, je laisserais là mon agence et saisisrais des deux mains » l'occasion qui se présente à moi, de faire fortune. Si les » affaires vont à peu près bien, vous serez millionnaire à » bref délai. » L'agent m'a si bien circonvenu que j'ai là, pour les examiner, les papiers qu'il m'a fait prendre.

— Es-tu bien sûr qu'il ne s'agit pas là d'une affaire louche, montée à l'américaine ? lui dit sa femme d'une voix



entrecoupée par l'émotion. Et où peut bien se trouver ce gisement aurifère?

— Ce n'est pas une affaire louche. Toute la journée j'ai couru la ville et pris des renseignements auprès de personnes dignes de confiance. La société Streamer et C<sup>o</sup> m'offre bien 6.000 dollars et se contente de mes titres. Mais il me faut me rendre sur place à mes frais et montrer pendant un mois quelles sont mes capacités avant de pouvoir obtenir la place. Je suis convaincu que mes connaissances suffisent pour l'emploi qu'on me propose. Si Dieu me garde en bonne santé, j'espère mettre de côté, tous les ans, 5.000 dollars (25.000 francs propres). Qu'en penses-tu, ma chère femme? Nous aurions bientôt de quoi élever nos enfants et nous préparer une vieillesse à l'abri du besoin. Et ce que l'agent m'a dit, ce ne sont pas des paroles en l'air. Tiens, Marie, lis-nous ceci! »

En même temps, Saint-Hubert tira un journal de sa poche et lui montra le passage à lue. Marie lut : « De l'or! De l'or! De l'or! — Les gisements aurifères que l'on vient de découvrir dans le Klondike dépassent en richesse les placers de Californie, d'Australie ou de l'Afrique du Sud. C'est journellement que l'on trouve de l'or dans les petites rivières qui se jettent dans le Youkon supérieur et cela en quantité inépuisable. L'or se trouve aggloméré la plupart du temps avec des cristaux de quartz et doit être traité au concasseur. Seules de grosses sociétés peuvent tirer parti d'une telle situation et mettre en œuvre de puissants moyens financiers pour la réussite de l'entreprise. Dans l'île Douglas, dans le Youkon, à deux milles de Juneau-City, fonctionnent 240 pilons à bocarder, pesant chacun 850 kilos et frappant 96 coups à la minute. L'usine broie tous les jours 750 tonnes de quartz aurifère et rapporte 80.000 dollars par mois. Même les pauvres gens qui vont là avec une simple pioche et une pelle, peuvent devenir riches en quelques jours. On trouve l'or en grains et même en pépites d'une, deux et trois livres. Un orpailleur a recueilli en trois jours 33 kilos d'or et chaque once est estimée à 20 dollars. En peu de temps, pas mal de miséreux sont parvenus, avec un peu de chance, à amasser une fortune de 100.000 dollars. »

« Oh! papa, s'écria le gamin, les yeux brillants, prends-moi avec toi! Tandis que tu t'occuperas de la direction technique de l'entreprise, moi je parcourrai en tous sens le pays de l'or et je finirai bien, si Dieu le veut, par tomber sur quelque gisement inconnu.

— Je suis, moi aussi, des vôtres, dit Marie après son frère. Nous partions tous, pas plus tard que demain matin. Y a-t-il loin d'ici à ce You... You..., comment s'appelle donc le fleuve près duquel se trouve la mine d'or?

— Ah! voilà, reprit Saint-Hubert. Le Youkon est un

fleuve de l'Alaska et ma foi il y a loin d'ici là-bas. Voyons, Martin, si tu sais bien ta géographie; où se trouve cette contrée?

— Ah! oui, c'est ce coin de terre situé tout à fait au nord-ouest du continent américain; il est séparé de la Sibérie par le Détroit de Behring.

— Il touche à la Sibérie? dit Marie; mais alors il doit y faire un froid terrible!

— Oui, le froid y est tel que ta mère et toi, au moins en hiver, ne pourriez le supporter. Aussi il vous faudra rester ici bien tranquilles et prier pour moi en attendant que je revienne les mains chargées d'or. Alors, nous repartirons par le premier bateau pour notre pays natal et racheter la maison que nous avons vendue. Qu'en dis-tu, Anne? »

M<sup>me</sup> Saint-Hubert voulait empêcher son mari de se lancer dans une pareille aventure. Celui-ci s'entendit à réfuter point par point toutes les objections qu'elle posa. Il fit d'abord comprendre que, selon toute vraisemblance, ils tomberaient dans une détresse extrême, en attendant qu'il trouvât une situation lucrative. Déjà ils en étaient à dépenser leurs dernières économies. Il valait donc mieux, avec l'aide de Dieu, tenter l'aventure. Sans doute, le voyage serait long et coûteux, mais on le ferait sans trop de fatigue ni de dangers. On peut aller par voie ferrée jusqu'à San-Francisco. De là, il y a un service de vapeurs pour l'embouchure du Youkon. Il suffit alors de remonter en bateau la rivière jusqu'à l'emplacement de la mine.

« Des milliers d'aventuriers se hasardent à venir dans cette contrée, pourquoi moi, à qui l'on offre une place grassement rétribuée, ne ferai-je pas comme eux? Allons, n'attendez pas l'adieu que je vais vous dire, car je suis bien résolu à partir pour le Klondike.

— Et ta santé? lui dit sa femme, comment supporteras-tu la rigueur du froid, en hiver? Si tu tombais malade, que deviendrais-tu, seul, au milieu de ces étrangers, dans ce terrible désert glacé? Non, non, mieux vaut pour nous vivre ici dans le plus cruel dénuement!

— Et mourir dans la misère!... Anne, j'ai bien pesé le pour et le contre. J'ai bonne santé, une constitution robuste et je supporterai le froid aussi bien que les autres. D'ailleurs mon absence ne durera que deux ans, peut-être même, si j'ai de la chance, quelques mois seulement. Voici ce que j'ai décidé : Des 4.000 francs que j'ai pu sauver lors du naufrage de notre fortune et que nous gardions en cas de besoin, je t'en laisse 3.000. Avec cette somme, toi et les enfants pouvez vivre au moins pendant deux ans. D'ici là, ou bien je serai revenu ou bien je vous enverrai de l'argent. Et puis, chaque bateau vous apportera de mes nouvelles. Allons! du courage et confiance en la Providence! La for-

tune finira bien par nous sourire. Quant à toi, Martin, un de tes désirs le plus cher va se réaliser. Tu vas reprendre les études que tu avais interrompues et je ne m'opposerai plus, si c'est vraiment ta vocation, à ce que tu étudies la théologie. »

Martin, les yeux mouillés de larmes, s'agenouilla devant son père et, lui baisant les mains :

« Merci, oh ! merci, papa, je n'ai qu'une prière à t'adresser : emmène-moi avec toi. Je suis assez solide et plein de santé. Vois-tu, maman serait beaucoup plus tranquille, si elle savait que nous sommes tous les deux ensemble. »

Le père jeta sur son vigoureux garçon un regard plein d'émotion et réfléchit un instant. Puis il dit à nouveau :

« J'avais déjà songé à te prendre avec moi. Si ta mère le veut bien, c'est entendu, nous partons ensemble. Marie te tiendra compagnie, Anna. N'est-ce pas, ma petite, que tu veilleras sur elle ? et surtout qu'elle ne se fatigue pas les yeux ! Demain je vous chercherai un nouveau logement et Martin et moi nous ferons nos préparatifs pour le voyage au pays de l'or ! »

Pendant que les enfants dormaient, M<sup>me</sup> Saint-Hubert fit encore à son mari une série d'objections, mais celui-ci tint bon et réussit à tranquilliser les inquiétudes de sa femme.

Au dehors, une bourrasque de vent balayait les toits de New-York, des grêlons venaient crépiter contre les vitres. Pendant ce temps, Martin rêvait du pays de l'or, des ours blancs, d'Esquimaux et de champs de neige. Vers le matin, sa mère l'entendit crier tout endormi : « De l'or, de l'or, j'en ai rempli ma casquette. »

Le lendemain matin, les giboulées de mars avaient cessé et un soleil de printemps versait sa lumière sur les toits innombrables de la ville.

Saint-Hubert et son fils en sentaient l'ardeur tandis qu'ils traversaient Central Park, pour aller du côté du port d'Hatt-gate chercher un logement convenable.

« Réjouissons-nous de voir le soleil, dit le père. Là-haut, dans le Youkon, nous soupirerons après sa chaleur. Nous toucherons presque au cercle polaire et ce n'est qu'en juin ou juillet que la glace commence de fondre. Je n'ai pas osé dire à ta mère combien le froid y est terrible.

— Mais nous achèterons des vêtements bien chauds, des toques de fourrure et des gants fourrés ; ainsi le froid sera supportable. Est-ce que nous prendrons avec nous des fusils pour chasser l'ours blanc ? Je crois qu'il y en a, là-bas !

— C'est possible. Ce n'est pas eux que je redoute, mais bien les voleurs et les brigands. L'or les attire, et, pour ces gens-là, la vie d'un homme ne compte pas plus que celle d'un moineau, s'ils voient dans l'assassinat le moyen de se procurer l'or qu'ils recherchent.



— Achetons alors deux revolvers, dit Martin, mais n'en disons rien à maman.

— Nous verrons, nous avons tant de choses à acheter que notre argent y suffira à peine. Il faut bien en laisser à ta mère le plus que nous pourrons ! »

Ils venaient maintenant de traverser le parc et pressaient le pas, à travers un dédale de rues se coupant à angle droit, dans la direction du port de Hattgate. A dessein, ils choisissaient les ruelles. Quand ils virent sur un écriteau : chambres à louer, ils entrèrent, et bientôt ils avaient trouvé une pièce convenable dans une maison décente. Le loyer n'était pas exorbitant et la propriétaire, une veuve d'Irlandais, avait une mine avenante et inspirait toute confiance.

« Je n'accepte chez moi que des gens comme il faut, dit-elle, et à son regard clair et honnête on devinait qu'elle disait vrai. Demandez donc des renseignements à monsieur l'abbé O'Hara, de l'église Saint-Patrice, et il vous dira que la veuve Weeler est une honnête femme. »

Non pas qu'il se défiât de la brave Irlandaise, mais pour se donner la satisfaction d'avoir fait tout son possible quand le bien-être de sa femme et de sa fille était en jeu, Saint-Hubert alla trouver le prêtre dont lui avait parlé la veuve Weeler. Celui-ci donna les meilleures références et le jour même la famille Saint-Hubert s'installa dans son nouveau domicile. Le temps passa très rapidement. On fit les achats nécessaires : bottes solides et chaudes, semelles de feutre très épaisses, sous-vêtements de laine, gants et toques fourrés avec protège-oreilles ; le tout fut emballé de façon à pouvoir être facilement transporté, si bien que la veille de la fête de saint Joseph, le père et le fils étaient prêts à partir.

Le matin, ils firent un bout de promenade dans le parc où le printemps faisait éclater les boutons de roses et fleurrissait les parterres de primevères, de tulipes et de narcisses.

« Y a-t-il aussi des fleurs au Youkon ? demanda Marie.

— Des fleurs de glace, dit en riant son frère. Veux-tu que je t'en envoie un bouquet ? Peut-être y a-t-il en août de très belles fleurs, même sur les bords du Youkon. En tout cas, si j'en trouve, j'en mettrai quelqu'une dans mes lettres. »

A ce moment, un petit vendeur de journaux courait dans leur direction et criait : « Demandez les dernières nouvelles ! Immense incendie ! La maison aux vingt-quatre étages, dans Broadway, est en feu ! Plus de cent personnes brûlées vives. Edition spéciale à 2 cents ! Allons, qui en veut ? »

Naturellement, M. Saint-Hubert acheta le journal et, devant sa femme et ses enfants que l'angoisse rendait muets, il lut à haute voix le récit de l'incendie ; puis, comme conclusion : « Dieu nous a protégés, dit-il, et de façon miraculeuse. Si hier nous n'avions pas déménagé, nous aurions ce

soir trouvé la mort dans les flammes. Les locataires des étages supérieurs ont tous, ou peu s'en faut, perdu la vie.

— Venez, nous allons aller voir l'incendie », dit Saint-Hubert.

Après une demi-heure de marche ils se trouvèrent profondément émus devant le monceau des décombres encore fumants. Les pompes à incendie ne cessaient de fonctionner; les jets d'eau retombaient sur le brasier, l'eau subitement transformée en vapeur sifflait à travers les débris incandescents. Les murs extérieurs restaient encore debout; les châssis des fenêtres avaient disparu; à leur place... une ouverture béante aux contours noircis par la fumée.

« Vois-tu. là-haut, notre ancienne fenêtre? dit Martin à sa sœur.

— Du haut de cette fenêtre, fit remarquer un spectateur, il y a des locataires qui ont osé sauter en bas. Evidemment, ils se sont écrasés sur le sol.

— On devrait lyncher ce master Brown, dit un autre spectateur, le brûler lui aussi ou le pendre au premier reverbère. La police sait déjà qu'il avait assuré l'immeuble dans diverses compagnies pour une somme cinq fois fois supérieure à la valeur réelle. La chose est claire, c'est ce monstre qui a mis, lui-même, le feu à tout l'édifice.

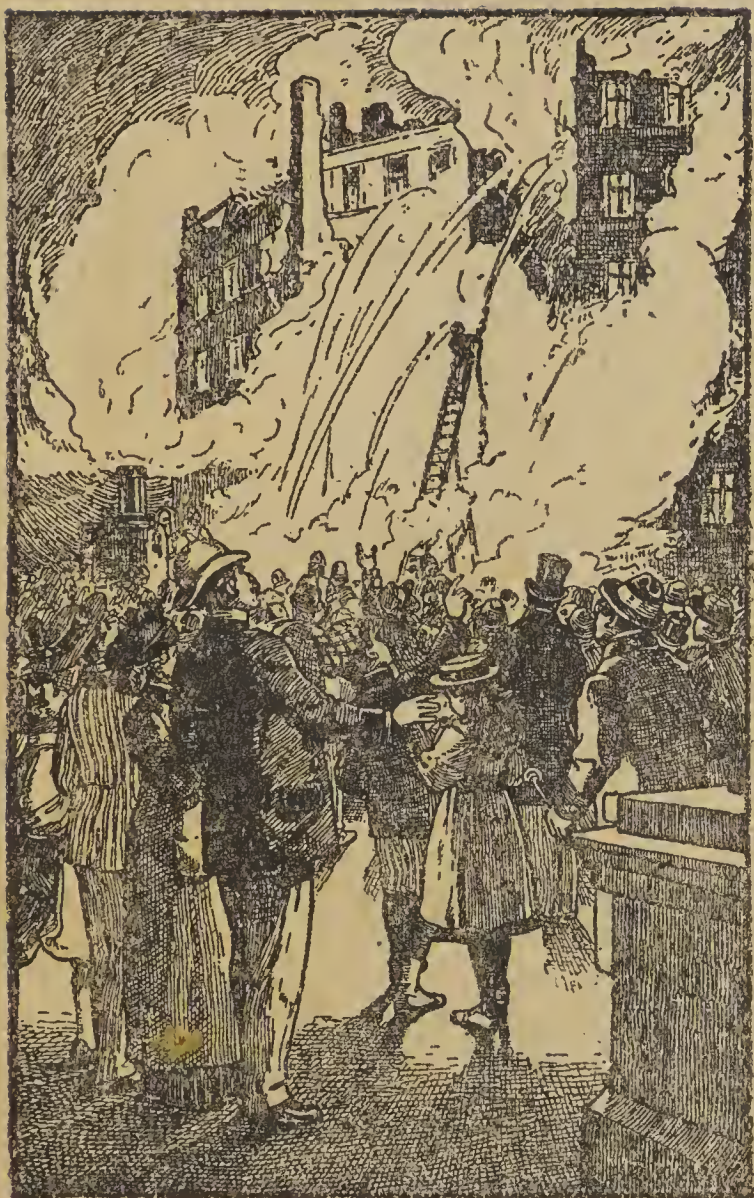
— Il semble que ce soit vrai. La police est à ses trousses et sa capture est mise à prix. »

Saint-Hubert et les siens, toujours en proie à l'émotion la plus grande, quittèrent le lieu du sinistre. Le père passa l'après-midi à mettre par écrit toutes sortes de conseils et de directives qui devaient permettre à sa femme de faire face à toutes les situations embarrassantes qui pouvaient se présenter en leur absence. Il les expliqua d'abord à sa femme, puis à Marie afin que la petite sût ce qu'il y aurait à faire au cas où la mère tomberait malade. Il leur laissa aussi par écrit l'adresse du Père O'Hara à qui elles auraient à s'adresser en cas d'urgence et celle d'un ami qu'il avait laissé en France.

« A ce dernier, dit le père, vous ne vous adresserez que si, contre toute probabilité, vous ne receviez de nous aucun secours et si, ce qu'à Dieu ne plaise, la mort venait à nous surprendre là-bas. »

La mère et la fille étouffèrent leurs sanglots pour ne pas rendre plus pénible le départ de ceux qui allaient se dévouer pour elles. On se mit à table pour le repas du soir. Martin n'avait pas très faim et quelques monosyllabes seuls interrompirent le silence. Quand le père leur versa à boire un peu de vin et que leurs verres s'entrechoquèrent, ils se dirent tous au revoir en affectant de la gaieté, mais la mère ne put s'empêcher de laisser perler une larme au coin de ses yeux. Marie s'en aperçut et essaya de plaisanter :





Un formidable incendie dévora le gratte-ciel.  
(p. 14).



« Allons, encore un coup ! buvons à la première casquette pleine d'or ! », s'écria-t-elle, tournée vers Martin.

Ils rirent, d'un rire contraint et trinquèrent une seconde fois. Aussitôt après, Saint-Hubert se leva rapidement et l'on s'embrassa « Que Dieu vous garde ! », bredouilla-t-il.

« Adieu, Marie.

— Adieu, Martin.

— Ne venez nous accompagner que jusqu'à la porte de la maison, pas plus loin », précisa le père en jetant sur le dos son « baluchon ». L'enfant suivit l'exemple de son père et quelques instants plus tard, après une nouvelle embrassade, ils marchaient tous deux dans les rues de New-York, en direction de la gare.

---

### CHAPITRE III

---

#### Seul, vers l'inconnu

Le train de San-Francisco ne partit qu'à minuit. Saint-Hubert et son fils eurent assez de temps pour lire dans la gare une immense affiche rouge, où l'on promettait cinq cents dollars à quiconque faciliterait l'arrestation de Mr Brown, l'incendiaire qui, croyait-on, avait mis le feu au gratte-ciel de Broadway. A la récompense promise était jointe une description détaillée du criminel.

« Le malheureux, dit Saint-Hubert à son fils, il ne réussira qu'à grand'peine à s'échapper. La verrue qu'il a sur son nez, le fera reconnaître du premier coup. Regarde comme les policiers dévisagent soigneusement tous les voyageurs.

— Papa, serait-il permis de livrer le criminel pour gagner les cinq cents dollars ? demanda Martin.

— Même si aucune récompense n'était attachée à son arrestation, je me ferais un devoir de le livrer à la justice, répondit le père. C'est le devoir de tout bon citoyen de mettre un criminel hors d'état de nuire. Sans doute, il doit se cacher pour le moment et, lorsque son forfait sera un peu oublié, il cherchera à s'enfuir. »

Martin avait beau examiner d'un œil inquisiteur tous les voyageurs qui se présentaient au guichet, le Yankee long et sec, l'homme à la veirue, n'était pas là.

Enfin on donna le signal du départ. Les deux hommes montèrent dans le rapide. Le train, haletant et soufflant, s'ébranla, sortit du hall immense de la gare et se mit à rouler au milieu de milliers de lumières électriques. Bientôt, les lumières disparurent et le rapide s'engouffra dans la nuit. Peu à peu, le roulement monotone du train les endormit et le lendemain, à l'aube, ils sommeillaient encore quand ils franchirent les monts Alleghany. Et le voyage continua à travers la Pensylvanie, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, vers le Mississippi; les jours succédaient aux nuits les nuits aux jours, la prairie s'étendait sans fin. Voici, maintenant, tels des nuages, les sommets des Montagnes Rocheuses qui surgissent dans le lointain. Le rapide halète à travers les gorges sombres, par-dessus des ponts d'une hauteur vertigineuse; il s'enfonce dans le désert d'Utah, côtoie le Grand Lac Salé, plonge à nouveau dans les gorges de la Nevada, pour de là descendre enfin dans la plaine littorale de Californie. Déjà l'on aperçoit à l'horizon quelque chose de bleu et de brillant, c'est le Pacifique. Le train traverse en ce moment des forêts d'orangers en fleurs; ils approchent du but. Les contrôleurs se mettent à crier : « Frisco ! »

« C'est San-Francisco, dit Saint-Hubert à son fils. Nous allons prendre ici un vapeur qui nous amènera au Klondike. »

A peine arrivés en gare, ils se hâtèrent vers le port et demandèrent le jour où partait le premier bateau pour l'Alaska. On leur dit, à l'agence de navigation, qu'un bateau partait dès le lendemain, mais que cette année il y en aurait bien d'autres en raison du grand nombre d'immigrants. Tout le monde se précipite vers les régions aurifères. Le premier bateau en partance pour le Klondike est déjà envahi par un flot d'immigrants; de plus, il faudra qu'il attende à Sitka que le détroit de Berhing et l'embouchure du Youkon soient débarrassés des glaces. Quand Saint-Hubert vit sur le bateau les physionomies peu rassurantes des chercheurs d'or, un sentiment de crainte l'envahit, à la pensée de s'embarquer, son fils et lui, avec ces aventuriers à mine plus ou moins louche. Pour peu, il serait rentré à New-York sans avoir mis à exécution ses projets. Mais Martin aperçut tout à coup quelques missionnaires et quelques religieuses qui venaient de monter à bord. « S'ils se risquent avec de pareilles gens, se dit Saint-Hubert, nous pouvons nous embarquer sans crainte. » Et sur-le-champ il prit deux billets pour Sitka, car il avait entendu dire qu'une route conduisait de Sitka aux gisements aurifères. « Ce sera plus pénible, dit-il à son fils, mais meilleur marché. A peine si notre argent aurait suffi à payer le prix de la traversée

jusqu'au Youkon. En cours de route, nous ferons comme nous pourrons. »

Une fois que nos deux voyageurs eurent fait quelques achats indispensables et se furent procuré pelle et pioche, il ne leur restait plus que cent dollars.

« Maintenant, dit le père, c'est le moment de mettre sa confiance en Dieu et de gagner l'argent du retour.

— Oh ! plus que l'argent du retour, répondit Martin, j'espère que nous trouverons beaucoup, beaucoup d'or. »

Le lendemain matin, le vapeur *Walla-Walla* sortait de la baie de San-Francisco et mettait le cap sur le nord de l'Amérique, tout en longeant la côte. A l'ouest s'étendait, à perte de vue, l'immense océan ; à l'est, l'on pouvait encore apercevoir la côte de Californie. Les chercheurs d'or se pressaient en si grand nombre sur le pont du steamer qu'à peine l'on pouvait s'y remuer. Ils passaient le temps à faire aux cartes, jouer aux dés, boire de l'eau-de-vie, jurer et se disputer. Quelquefois la dispute dégénérait en rixe ; ils en venaient aux coups et le capitaine était obligé d'intervenir pour rétablir l'ordre. Saint-Hubert et son fils évitaient autant que possible leur compagnie et recherchaient celle des deux prêtres et des trois religieuses qui étaient à bord. Ils les saluaient très respectueusement chaque fois qu'ils les rencontraient, si bien que l'un des missionnaires aborda un jour l'enfant et s'engagea ensuite dans une longue conversation avec le père.

Ce missionnaire, qui évangélisait déjà depuis de longues années les Esquimaux du Youkon, n'était autre que le Père Barnoin. Il était venu chercher à San-Francisco des Sœurs afin de leur confier un hôpital créé pour les mineurs malades. Naturellement, Saint-Hubert adressa une foule de questions au prêtre, qui, mieux que personne, pouvait le renseigner sur ce qui se faisait au Klondike. Les renseignements qu'il obtint le rendirent tout soucieux. Le missionnaire lui confirma l'existence de gisements aurifères importants. Seulement, ils sont relativement rares. Tout se passe comme dans une loterie. Pour un qui gagne le gros lot, il y en a des centaines qui s'en vont les mains vides.

« Des nombreux immigrants qui viennent au Klondike, bien peu s'en retournent chez eux en bonne santé et, parmi ces derniers, c'est encore le petit nombre qui s'est enrichi. » Telle fut la conclusion des renseignements que donna le Père Barnoin.

« Mon cher monsieur, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de débarquer au premier port où nous toucherons et de prendre le chemin du retour. Vous n'avez aucune idée de la rigueur de l'hiver au Youkon. S'il ne s'agissait pour moi du salut éternel de mes frères, jamais, même avec la



perspective d'y faire une fortune assurée, je ne me serais hasardé au Youkon.

— Je ne puis revenir sur mes pas, mes moyens financiers ne me le permettent pas », répondit Saint-Hubert épouvanté. Il fit alors au missionnaire le récit de ses malheurs et il ajouta en terminant :

« Si j'ai l'espoir de réussir, c'est que je compte, non pas sur des découvertes de gisements plus ou moins problématiques, mais sur mes connaissances pratiques en matière de mines. D'ailleurs j'ai déjà une place chez Streamer et C<sup>o</sup> et mon traitement suffira pour nous faire vivre, ma famille et moi. »

Le prêtre trouva la chose plus rassurante. Jusque-là, il avait cru avoir affaire à un aventurier ordinaire, qui risquait avec son fils le tout pour le tout. Il apprit à les estimer et se promit bien de les aider de toutes ses forces.

« Je connais, dit-il, les directeurs de la grande société minière dont vous parlez et ils ont été mes obligés. Mais que ferons-nous de votre fils ? Il n'est pas encore assez vigoureux pour travailler aux mines. Ne vaudrait-il pas mieux profiter de la première occasion pour le renvoyer à sa mère, à New-York ? »

— Martin ne voudra pas se séparer de moi, répliqua Saint-Hubert, et, comme je vous l'ai déjà dit, je n'aurais pas pour le moment l'argent nécessaire pour payer son retour. Il tâchera de se rendre utile d'une façon ou d'une autre et gagnera son pain de chaque jour, car vous savez, il est très laborieux et très habile.

— Oui, il paraît être ce que vous dites, dit le missionnaire en jetant un regard bienveillant sur Martin qui était en train de faire connaissance avec les trois religieuses. Après tout, nous verrons bien ! Dieu a voulu que vous entrepreniez ensemble cette périlleuse aventure, je ne puis que vous souhaiter bonne chance et bon courage. En mettant les choses au pire, l'enfant trouverait à gagner son pain en travaillant à la mission ou à l'hôpital. »

Le lendemain matin était un dimanche. Le capitaine fit transformer en chapelle une cabine de première classe et les deux prêtres purent dire la sainte messe. Martin fit l'enfant de chœur et servit si bien la messe que le Père Barnoin lui en fit des compliments.

« Oh ! c'est que chez nous, je servais tous les jours la messe à notre vieux curé. J'aurais bien voulu être prêtre alors, mais le bon Dieu en a décidé autrement, dit-il avec un soupir. Maintenant il me faut aider papa à gagner le pain de ma mère et de ma sœur. »

— Le bon Dieu ne peut que bénir ta bonne volonté, et, s'il veut faire de toi un prêtre, il saura te conduire au but. »

Le Walla-Walla, entre-temps, avait dépassé le 49° degré

de latitude nord et, par conséquent, la frontière des Etats-Unis. Il côtoyait en ce moment la grande île de Vancouver et l'île de la Reine-Charlotte, qui font partie de la Colombie britannique. Bientôt le sombre feuillage des sapins qui couvrent les hauteurs de ces îles se perdit à l'horizon, confondu pour ainsi dire avec les flots.

« Nous ne sommes pas encore en vue de l'Alaska? demanda Martin à son nouvel ami.

— Les premières îles que nous apercevrons et la ligne qui se dessine par derrière appartient à l'Alaska, mais à l'Alaska du Sud-Est ainsi qu'on l'appelle. L'Alaska proprement dit commence avec le 60° degré, à l'endroit où le mont Elie dresse sa masse à 5.900 mètres au-dessus de la baie des Glaces (*Ice bay*); par conséquent, il a mille mètres de plus que le Mont Blanc, le plus haut sommet d'Europe.

— Verrons-nous cette montagne? demanda Martin.

— Toi, peut-être, en cours de route, si le temps est exceptionnellement clair. Quant à moi, je vais débarquer entre Sitka et Juneau et faire ensuite le trajet avec quelques Indiens, en passant par les glaciers du col de Chilcoot.

— Oh! mais papa et moi pouvons nous joindre à vous! Nous aussi, nous avons décidé de faire une partie du voyage par voie de terre. Le prix de la traversée jusqu'au Youkon était si cher! Papa me disait bien que le capitaine avait triplé cette fois le montant du billet.

— A toi, il te fera payer le prix ordinaire. Nous tâcherons avec ton père de voir le capitaine. Tu iras en bateau jusqu'au Youkon, en passant par le détroit de Behring. Tu pourras y voir des icebergs, des morses et peut-être même des ours blancs. De là, tout doucement, le vapeur remontera le Youkon tandis que nous gravirons péniblement les croupes glacées des montagnes ou franchirons des rapides sur de fragiles radeaux. Même pour des hommes, le trajet est fatigant et non sans danger. Le capitaine, qui te voit d'un bon œil, a consenti à ce que tu te joignes à mes confrères et aux religieuses. Voyons, qu'est-ce que tu fais la mine comme ça?

— Oh! mon père, je préférerais aller avec vous et avec papa », dit Martin d'un ton suppliant. Une grande inquiétude était peinte sur sa physionomie. Quand il vit que c'était la volonté de son père, mais alors seulement, il parut se tranquilliser et se soumit, quoi qu'il dût lui en coûter.

Entre-temps, les îles de l'archipel Alexandre, situées tout au sud de l'Alaska, découpèrent dans le lointain la masse sombre de leurs montagnes boisées. Presque en même temps, du côté de l'est, la colonne de fumée d'un vapeur montait vers le ciel.

« C'est le steamer de Vancouver, dit le capitaine en regardant le bateau avec sa lunette. Il nous amène les chercheurs d'or du Canada. Hep! monsieur Saint-Hubert, vous avez

bien fait de prendre le billet de votre fils. Vous allez voir comment le prix va monter maintenant. Déjà, l'an passé, il a dépassé 1.000 dollars. »

Le vapeur canadien approchait ; bientôt les deux bateaux furent si près l'un de l'autre que les passagers pouvaient se parler. Le capitaine avait raison. Le vapeur était bondé d'immigrants venant de Vancouver. Aussitôt, ce fut la mise aux enchères des billets.

« Papa, laisse-moi vendre le mien, suppliait Martin, nous enverrons l'argent à maman et tu verras si je grimperai bien avec vous autres par monts et par vaux. »

Saint-Huber, touché, finit par céder, après en avoir dit un mot au missionnaire. C'était le dernier billet à offrir et il y avait bien une douzaine de passagers qui le voulaient. Le prix montait de plus en plus. « 1.200 dollars ! » cria un individu corpulent pour qui le trajet par voie de terre paraissait être impossible. « 1.350 ! », hurla un passager grand et sec comme une allumette, le menton enfoncé dans un cache-nez et les mains fourrées dans les basques de son habit. « 1.450 ! », reprit le premier en ponctuant d'un juron le chiffre qu'il indiquait. « Avec vos longues jambes, frère Jonathan, vous passerez mieux que moi à travers les montagnes. » « 1.500 », glapit l'homme aux longues jambes. « Une fois, deux fois, trois fois ? Adjugé. » Personne ne voulut offrir plus de 1.500 dollars, car on voyait bien à l'air résolu du plus offrant qu'il n'aurait pas hésité à offrir davantage.

« 1.500 dollars, dit le capitaine à Martin, c'est une bien jolie somme ; la chance te sourit, mon garçon, te voilà sur le chemin de la fortune. »

Saint-Hubert et le missionnaire se joignirent au capitaine pour féliciter Martin du marché qu'il venait de conclure.

« Quels yeux maman va-t-elle ouvrir quand elle recevra une lettre chargée du poids de celle-ci. Comme elle sera joyeuse et Marie aussi ! »

Là-dessus, il regarda avec une attention soutenue dans la direction du vapeur chargé d'émigrants canadiens, puis amena son père à l'écart et lui dit, à mi-voix :

« Examine bien l'Américain à qui nous venons de vendre mon billet. Le voilà qui se tourne par ici. Si seulement il découvrait un peu son visage au lieu de le cacher ainsi avec son chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, son col relevé et son cache-nez ! Je crois... que c'est le misérable master Brown. »

Saint-Hubert eut un véritable sursaut.

« C'est bien, en effet, sa silhouette, dit-il, mais comment serait-il ici ? Et pourtant, s'il avait réussi à gagner la frontière canadienne par Buffalo il aurait eu le temps d'aller prendre le bateau à Vancouver. En tout cas, il faudra bien qu'il paie le billet. Tâchons de l'examiner de plus près et



allons dire deux mots au capitaine, afin qu'il prenne toutes les mesures nécessaires pour empêcher ce malfaiteur public d'échapper à la justice humaine. »

Ainsi fut fait. Dès que les deux steamers furent entrés dans le port de Sitka, ils se rangèrent côte à côte et l'Américain, grand et sec, la tête enfoncée dans le col de son pardessus, monta sur le pont du *Walla-Walla*. Le capitaine lui-même lui remit son billet après avoir soigneusement vérifié les billets de banque qu'il reçut en paiement. Au moment où l'individu remettait son portefeuille à la poche et faisait mine de s'éloigner, une voix d'enfant l'interpella brusquement :

« Eh bien ! master Brown, pourquoi avez-vous fait disparaître la verrue de votre nez ? le sparadra que vous avez mis à la place ne vous sied guère ! »

Mr. Brown poussa un cri d'effroi ; ses yeux hagards semblèrent sortir de leurs orbites quand ils reconnurent les deux locataires du vingtième étage. Lui qui les croyait morts carbonisés dans l'incendie du gratte-ciel ! Cependant l'homme se ressaisit assez vite :

« Oh, dit-il, je... je ne m'appelle pas Brown, je m'appelle... »

— Inutile de chercher un autre nom, master Brown, lui cria le capitaine. Vous êtes reconnu. Je vous ramènerai à Frisco, à mon retour du Youkon. En attendant, vous passerez quelques mois à Sitka où vous aurez le temps de réfléchir aux réponses que vous ferez aux juges des Etats-Unis. Mettez-lui les menottes. »

Mr. Brown opposa une résistance de désespéré. En se débattant, il poussa si violemment Saint-Hubert que ce dernier roula en bas de l'escalier qui conduit aux cabines. Heureusement, les matelots eurent tôt fait de maîtriser l'énergumène. Il avait beau écumer de rage, la poigne solide des marins l'immobilisa. On lui mit les menottes et le capitaine le fit remettre aux mains de la police de Sitka.

Entre-temps, Martin, préoccupé de l'accident arrivé à son père descendait l'escalier par où il était tombé.

« Malheur de malheur ! gémissait le pauvre homme, je crois que je me suis cassé la jambe ! Jamais je ne pourrai faire à pied la route de Sitka au Youkon ! »

Le médecin du bord examina la jambe de Saint-Hubert et déclara que le patient en aurait pour de longues semaines avant de pouvoir marcher. Il n'y avait pas cassure, mais luxation du fémur.

« Il vous faut rester allongé sur le bateau, décida le capitaine. Vous prendrez la place de l'incendiaire que nous venons de faire emprisonner à Sitka. »

— Mais, mon fils Martin ? n'allez-vous pas l'autoriser à rester près de moi ? demanda Saint-Hubert.

— Mille regrets ! mon ami. Le vapeur est déjà trop encombré. Mais le Père Barnoin est disposé, je crois, à amener votre fils avec lui et à lui faire franchir le défilé de Chilcoot. Ils seront sans doute arrivés au Klondike avant nous. »

Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Si dure que fût la séparation, les circonstances étaient telles qu'elle s'imposait. C'est avec reconnaissance que Saint-Hubert accepta les propositions du missionnaire ; puis il dit à son fils :

« Eh bien, Martin, puisque tu y consens toi-même, accompagne le Père Barnoin. Avant de nous séparer, il nous faut tout de même écrire à New-York. Sur la demande du capitaine, le gouverneur de Sitka m'a remis les 500 dollars promis à celui qui ferait arrêter master Brown. En ajoutant à cette somme une partie de l'argent que nous nous sommes procurés en vendant ton billet, nous pourrons envoyer à la maison un mandat de 1.000 dollars. Ce sera pour nous un souci de moins que de savoir les nôtres à l'abri du besoin. Je vais te dicter la lettre. »

Martin fit alors une relation détaillée de tous les incidents de leur voyage, mais il ne dit rien de l'accident survenu à son père.

« A quoi bon le leur écrire, se dit Saint-Hubert, ce serait pour elles d'inutiles soucis. Lors de notre rencontre à Dawson-City nous leur ferons part des événements survenus au cours de la deuxième partie de notre voyage. »

A peine la lettre eût-elle été expédiée que le moment de la séparation arriva. Le cœur bien gros, Martin s'arracha brusquement à l'étreinte de son père et sortit de la cabine en courant pour cacher ses larmes.

Quelques minutes après, la sirène du vapeur fit entendre un mugissement et l'hélice se mit à tourner. De l'embarcadère, Martin et le Père Barnoin regardaient le bateau s'éloigner.

« Soignez bien papa », cria-t-il aux religieuses qui, du garde-fou, lui faisaient des signes d'adieu.

Là-dessus Martin s'essuya les yeux et, courageusement :

« Père Barnoin, dit-il, maintenant, en route pour les montagnes et, quand le bateau accostera à Dawson-City, nous serons là pour saluer papa !

— Oh ! mais les choses ne vont pas si vite, répliqua le Père dans un sourire. J'ai bien peur de rencontrer la neige sur les crêtes et le brouillard sur les glaciers.

— Mais, voyez donc les autres, — et la voix de Martin devenait plus pressante, — voyez les autres, ils prennent des guides et se hasardent à partir. Pourquoi ne pas nous joindre à eux ? »

De fait, le Walla-Walla avait laissé à terre une vingtaine de chercheurs d'or, qui n'avaient pu trouver de place à bord. En ce moment, ils se préoccupaient de trouver des guides et des porteurs parmi les Indiens de la tribu des Chilcoot-

Kwan. Mais le Père Barnoin ne voulait pas pour compagnons de voyage les chercheurs d'or, dont quelques-uns étaient un vrai gibier de potence, ni pour guides ou porteurs les Indiens Chilcoat-Wwan qui étaient païens.

« A Juneau, chez mon confrère, le Père René, nous attendrons que le temps s'améliore, décida le missionnaire. Ses braves chrétiens de la tribu des Taku-Kwan seront pour nous des guides beaucoup plus dignes de confiance. Nous y trouverons aussi quelques-uns de mes Esquimaux. Ce sont d'excellents bateliers. Ils me sont tous dévoués et doivent m'attendre avec une grande impatience. Avec eux, nous pourrions nous risquer sans crainte sur les rapides. »

Les aventuriers ne voulurent rien entendre des avis que leur donna le Père Barnoin.

« Faudra-t-il attendre, lui dirent-ils que les nuages aient disparu au-dessus des montagnes? Quant aux Indiens, s'ils ne marchent pas dans le droit chemin, c'est à nos revolvers qu'ils auront à faire.

— Je souhaite que vous n'ayez pas à regretter votre décision », répondit le prêtre à ces hommes grossiers qui avaient accueilli ses conseils par des rires. Puis ils montèrent ensemble dans un petit voilier, qui louvoya, dans le dédale des îles Alexandre, jusqu'à Juneau, capitale de l'Alaska du Sud-Est, située non loin de Sitka.

Grande fut la joie du Père René quand on lui apprit l'arrivée du Père Barnoin. C'est qu'il vivait en ermite au milieu des Indiens. Ce fut donc à bras ouverts qu'il reçut les deux visiteurs. Non moins grande fut la joie des Esquimaux à la vue de la Robe Noire de « Barbe brune » (c'est ainsi qu'ils appelaient le Père Barnoin).

« Chez nous, ramène-nous chez nous, au milieu de nos frères, sur les bords de la Grande Rivière et dans la toundra.

— Comment, mes enfants, est-ce que le séjour auprès de la Robe Noire « Chevelure grise » vous a déplu? demanda le Père Barnoin. Est-ce que vos frères de la tribu des Taku-Kwan n'ont pas été aimables pour mes junit (esquimaux)? La chair des poissons, des bêtes de la forêt n'a-t-elle pas bon goût? L'église du Père René n'est-elle pas plus grande et plus belle que notre église de Nuboto?

— O Père! répondirent les Esquimaux, nos frères ici sont pleins d'attentions pour nous, mais tes enfants ne peuvent comprendre leur langue. Leurs poissons sont bons, gros et nombreux. Mais, Père, ils les mangent tout frais et tu sais qu'ils sont bien meilleurs si l'on attend quelques jours avant de les manger. Et puis il leur manque l'huile de baleine! La viande de leur gibier ne se peut comparer avec celle de nos rennes et de nos phoques. O Père! tes enfants ont soif de revoir leur pays. Oui, la maison de la prière est ici plus belle et plus grande, mais nous le dirons à nos frères du Youkon





« Eh bien! master Brown, pourquoi avez-vous fait  
disparaître la verrue de votre nez ?... »  
(p. 22).

et, là-bas, ils en bâtiront une de plus grande et de plus belle. »

Le Père Barnoin se mit à rire des goûts de ses Esquimaux, qui sont de grands amateurs de poisson pourri et d'huile rance.

« Votre idée de construire une église plus grande et plus belle est excellente, leur dit-il. Puisque c'est ça, préparez-vous à partir le premier jour qu'il fera beau. »

Puis il leur présenta le jeune Saint-Hubert :

« C'est un bon Visage Pâle. Lui, jamais, il ne vous causera d'ennuis comme le font trop souvent dans le Klondike les autres Visages Pâles. Le jeune Visage Pâle voyage avec nous et deviendra peut-être un jour le père spirituel de vos enfants.

— Oh ! oh ! s'écrièrent-ils tous ensemble, en regardant l'enfant avec une sorte de respect. Nous porterons le « Petit Père » dans la montagne ; il mangera des langues de renne et boira beaucoup d'huile de baleine, dit leur chef appelé le « Petit Phoque ».

— Que leur avez-vous dit de moi ? demanda Martin au missionnaire. Ils me regardent avec leurs tout petits yeux, comme si j'étais leur frère ? »

Le Père Barnoin ajouta, en guise de plaisanterie :

« Tu vois, j'ai engagé ma parole pour toi, à toi de devenir un missionnaire, si le bon Dieu estime que tu en es digne. Donne-leur maintenant les hameçons et les couteaux que nous avons achetés pour eux à Sitka. »

Les Indiens de la tribu de Taku repoitèrent eux aussi sur le jeune Visage Pâle l'affection qu'ils avaient pour les deux missionnaires. Leur chef, le « Castor Rayé », vint leur offrir une de ses premières captures de chasse, un magnifique lièvre polaire, blanc comme la neige, et se proposa lui-même pour conduire la caravane par delà les gorges de Chilcoot jusqu'au lac Bennet. Personne ne connaissait la montagne comme lui. Sur un signe du missionnaire, Martin lui fit présent d'une livre de tabac. Là-dessus, le « Castor Rayé » déclara que l'« Œil Bleu » était le meilleur des Visages Pâles et qu'il l'aimerait à l'égal de la « Robe Noire ».

---

## CHAPITRE IV

---

### Dans les gorges de Chilcoot

Enfin voici juin. Peu à peu, les nuages qui couronnaient les sommets montagneux s'effilochèrent et, un beau matin, les pics glacés des monts Elie jaillirent, semble-t-il, de la



masse sombre des rochers environnants, inondés de lumière par le soleil levant. Martin Saint-Hubert ne se lassait pas de contempler la montagne illuminée et d'en admirer la beauté sauvage. Il n'avait jamais assisté à un tel spectacle.

« Est-ce le mont Elie? » demanda-t-il au Père Barnoin, et du doigt il faisait signe vers une coupole de glaciers.

« Non, ce n'est que Fairweather (le mont du beau temps, répondit le missionnaire. Il atteint cependant l'altitude de 4.700 mètres; c'est presque la hauteur du mont Blanc. Son nom lui vient de ce que le sommet n'est visible que pendant la belle saison. Par son apparition, il vient de nous faire savoir que le moment de nous mettre en route est arrivé. »

Déjà, le « Castor Rayé » se présentait à nos deux voyageurs avec une douzaine d'Indiens. Du doigt, il montrait le Fairweather et son ricanement, plein de bonhomie, était une invitation au départ. Depuis longtemps tout était prêt. La petite colonie s'embarqua sur une demi-douzaine de barques à voile et tout le monde s'en alla accompagné des bénédictions du Père René. La ville de Dyna, point de départ pour l'ascension du col de Chilcoot, se trouve à 100 milles marins au nord de Juneau, à l'extrémité de l'étroit canal de Lynn. Les Indiens Taku sont aussi bons pêcheurs que chasseurs et savent tirer parti des courants ou coups de vent dangeieux. Trois jours suffirent pour parcourir le canal de Lynn d'une extrémité à l'autre. Ce n'est pas sans un certain frisson que Martin mesura du regard les hautes falaises taillées à pic, dont les gorges et les glaciers, comme dans les fiords de Norvège, baignaient dans l'écume des vagues qui venaient se briser contre la roche. « Comment allons-nous faire pour grimper là-haut, se dit-il, que Dieu nous assiste! » Les Esquimaux, au comble de la terreur, se demandaient eux aussi comment ils pourraient bien escalader ces hauteurs rocailleuses et glacées. Les Indiens Taku jetèrent un regard de dédain sur les petits Esquimaux roulés en boule dans leur manteau de fourrure et le « Castor Rayé » se mit à dire :

« Dieu a donné à l'homme des bras et des jambes pour l'aider à grimper sur les montagnes. Le « Petit Œil Bleu » pourra monter sur mes épaules. Quant à nos frères, les buveurs d'huile de baleine, nous les ferons rouler devant nous, puisqu'ils sont aussi ronds que des boules. »

Le « Petit Phoque » sourit aimablement en entendant la raillerie malicieuse de l'Indien et, quand la montée commença, il voulut prendre sur ses larges épaules le « Petit Père », qui, naturellement, ne voulut pas accepter d'être porté par un autre. Il demanda au contraire à porter lui-même les vêtements de laine et le sac de fourrure qui devait lui servir de lit. Le Père Barnoin fit de même et voulut traîner la caisse qui contenait son autel portatif. Les Indiens



eux se chargèrent chacun d'au moins 150 livres de bagages et les Esquimaux cherchaient à en faire autant.

Ils remontèrent d'abord la vallée d'un torrent aux eaux mugissantes. Bientôt, elle se rétrécit pour devenir un défilé très étroit. Des saillies rocheuses obligèrent plus d'une fois les voyageurs à pénétrer dans les eaux glacées du torrent. Le « Castor Rayé » se mettait alors dans l'eau jusqu'à la ceinture et faisait passer sur l'autre rive, en les maintenant hors de l'eau, non seulement les deux Visages Pâles, mais encore les buveurs d'huile de poisson. L'un d'eux ne s'était-il pas avisé de faire un faux pas, qui avait failli le précipiter dans un gouffre tout proche.

« Mon frère le buveur d'huile, lui avait dit l'Indien en riant, voilà une chose qu'il ne faut jamais faire, ceux qu<sup>i</sup> veulent nager mieux que les truites perdent ainsi quelquefois leur vie. »

Le pauvre Esquimau n'avait pas envie de rire. Il avait avalé de bonnes gorgées d'eau glacée et ses vêtements fourrés avaient tellement pompé la même eau qu'il pouvait à peine marcher. Il suivit les autres à grand'peine et bientôt resta en arrière de la colonne. Épuisé, grelottant de froid, il finit par s'asseoir sur un bloc de rocher et regarda d'un air triste ses camarades qui eux montaient toujours, courbés sous leur propre fardeau, sans souci de celui qui pouvait rester en arrière. Martin, dont l'œil compatissant était resté fixé sur l'Esquimau, vint le trouver :

« Allons ! Debout ! », lui dit-il aimablement. Par des gestes, beaucoup plus que par des mots (il était si peu au courant de leur langue) il cherchait à faire comprendre au jeune buveur d'huile que, s'il restait là avec ses vêtements tout mouillés, c'était la mort qui l'attendait. Les larmes aux yeux, le pauvre Esquimau hochait la tête en disant :

« Le « Héron Cendré » n'en peut plus. Il mourra ici. C'est en vain que son père, la « Baleine Verte », l'attend sur les bords de la Grande Rivière. Donne-lui le bonjour de ma part « Petit Père », et dis-lui que le « Héron Cendré » s'est envolé au ciel. Va et laisse-moi mourir ! »

Martin déposa son baluchon et en retira de chauds sous-vêtements, chemises, tricots de laine, etc. « Allez ! vite ! », fit-il à l'Esquimau « ôte tes vêtements mouillés et enfile les miens. Nous ferons sécher tes affaires près du feu. Regarde, nous sommes presque de la même taille ! ». Ce disant, le petit Saint-Hubert aidait le jeune Esquimau à changer d'habits. Des vêtements de ce dernier, déjà raidis par le froid, Martin ne fit qu'un paquet qu'il jeta sur ses épaules.

« Maintenant, en avant, marchons aussi vite que possible afin de rattraper nos compagnons de route », et de la main Martin saisit l'esquimau pour l'entraîner. Celui-ci se laissa faire et tout alla bien. Ils allèrent assez vite en montant si

bien que cette marche accélérée ramena dans les muscles refroidis de l'Esquimau un peu de chaleur et, avec la chaleur, la joie de revivre.

« Oh ! s'écria-t-il, et ses petits yeux brillaient de contentement, oh ! oh ! le « Héron Cendré » était déjà mort et le « Petit Père » l'a ressuscité. Ma vie maintenant t'appartient, mes frères et mon père t'appartiennent. »

Inutile de dire que Martin comprit très imparfaitement ce que lui disait son compagnon ; cependant il se rendit compte qu'il avait gagné son amitié et que celui-ci cherchait la manière dont il pourrait lui exprimer sa reconnaissance. Les autres Esquimaux et les Indiens, en voyant le « Héron Cendré » couvert des vêtements de l'enfant, apprécièrent hautement la charité compatissante de Martin.

Martin et l'Esquimau avaient rejoint leurs compagnons sur les bords d'un glacier, d'où la Dyna sortait en bouillonnant. Le col était encore à 1.000 mètres d'altitude. Le sentier qui y conduisait était très dangereux, l'ascension se faisait de plus en plus pénible. Martin glissait à chaque pas. Une fois, il faillit rouler dans un précipice ; heureusement pour lui, deux Esquimaux le retinrent. Ceux-ci, ainsi que les Indiens, avec leurs souples mocassins, pouvaient sans crainte appuyer de tout leur pied sur la glace ; au contraire, les semelles de cuir raide, malgré les gros clous, glissaient beaucoup plus facilement.

Ce fut tard, dans la soirée, que l'on gravit la dernière pente avant d'arriver au col. « Là-bas, se trouve la « maison de pierre », dit le « Castor Rayé », montrant du doigt une dent rocheuse qui surgissait de la crête de la montagne. « C'est là que nous ferons halte. » Chacun fit appel à toutes les forces qui lui restaient et se mit à gravir le plan incliné couvert de glace. « Enfin ! », fit Martin haletant, et il tomba épuisé près du feu que les Indiens venaient d'allumer dans un enfoncement de la roche. Le Père Barnoin lui-même était à bout de forces.

« Demain, dit-il à l'enfant pour le consoler, nous descendrons. Et une fois que nous aurons atteints le lac Bennet, nous construirons des radeaux, des barques en écorce de bouleau et nous nous laisserons aller au fil de l'eau jusqu'au Youkon. Regarde ce magnifique coucher de soleil sur la mer ! Quel spectacle merveilleux que ces monts et ces champs de glace rougis par les derniers rayons du soleil couchant. Il va être 11 heures du soir et, à 1 heure du matin, le soleil se lèvera à nouveau. La nuit n'existe pour ainsi dire pas ici au mois de juin. Là-haut, dans le Youkon, à la limite du cercle polaire, la lumière boréale remplacera le soleil. »

Mais Martin était si fatigué qu'il restait indifférent devant la beauté du spectacle qu'il avait sous les yeux et qu'il entendait à peine les paroles que lui adressait le Père Bar-

noin. Dès qu'il le put, il se coula dans son sac de fourrure et s'endormit avant d'avoir terminé un *Notre Père*. Tel un chien fidèle, le « Héron Cendré » se coucha à ses pieds, enveloppé dans une couverture de laine et bientôt ils étaient tous endormis autour du feu.

Combien de temps il avait dormi, Martin n'aurait pu le dire quand le Père Barnoin l'éveilla après l'avoir longtemps secoué. « Debout, dit-il, faudra-t-il que nous te fassions rouler dans ton sac fourré jusqu'au lac Bennet. Allons, frotte-toi les yeux avec de la neige pour te dégourdir et bois une tasse de café bien chaud. Tu auras besoin de chaleur. Tiens, regarde ce qui nous arrive de la crête. »

De fait, un brouillard gris venant de la direction du nord, se glissait sur les hauteurs environnantes, enveloppant tous les sommets de son voile g'acé. Il fallut beaucoup de prudence dans la descente. Le « Castor Rayé » se mit en tête de la petite troupe et demanda à tous les autres de le suivre de très près. « Là où le « Castor Rayé » posera son pied, vous poserez le vôtre, et que personne ne reste en arrière dans le brouillard. »

Par moments, l'on entendait le sourd grondement des torrents cachés sous la g'ace; plus d'une fois, la troupe côtoya des abîmes sans fond dont la profondeur leur était cachée par le brouillard. Enfin on arriva à l'extrémité du glacier. Ce fut alors une marche non moins pénible sur un terrain caillouteux et rocailleux où l'on butait contre des arbustes rabougris. Un moment, on eut l'impression que le « Castor Rayé » s'était égaré. Il ordonna de faire silence et colla son oreille sur le sol. « Je l'entends », dit-il en se relevant, et à travers un bois de pin il prit une nouvelle direction. Bientôt après on entendait le mugissement d'un torrent. « Il nous conduit, à coup sûr, au lac Bennet », dit le missionnaire.

Le Père Barnoin ne se trompait pas. On descendait de plus en plus en suivant la vallée du torrent glaciaire. Au moment où le soleil fit son apparition, les voyageurs marchèrent à l'ombre de sapins centenaires. Puis, dans le lointain, à travers les troncs sombres des sapins on aperçut un miroitement. C'était l'eau du lac.

« Le lac de Bennet, s'écria le missionnaire. Rendons grâces à Dieu, la partie la plus pénible de notre voyage est terminée! »

Oui, de l'itinéraire choisi, ils venaient de parcourir la partie la plus fatigante, mais non la plus dangereuse.

Le lac Bennet est situé sous le 60° degré de latitude nord, à la frontière de la Colombie britannique et des territoires canadiens du nord-ouest. C'est le plus important des lacs qui déversent leurs eaux dans le Youkon. En descendant



la rivière à qui il donne naissance, on arrive au Klondike, où elle porte alors le nom de Youkon après s'être appelée successivement Lewis River et Penny River.

Nos voyageurs n'avaient donc qu'à suivre le cours de ladite rivière pour atteindre les gisements aurifères. Seulement, il y avait une grosse difficulté. De nombreux rapides rendaient la navigation extrêmement dangereuse. Les radeaux même avaient grand'peine à ne pas couler. Quant à longer la rive ou se frayer une route à travers une montagne boisée et chaotique, il n'y fallait pas songer. Comment parviendraient-ils à traîner avec eux les deux mois de vivres qui leur seraient nécessaires pour la marche. Tout cela, le Père Barnoin l'expliquait à Martin et concluait :

« Du côté de la terre ferme, il n'y a rien à faire. Comme feu Monseigneur Segher, qui fut le premier à conduire des missionnaires au Youkon, il nous faut prendre la voie fluviale. Des bois impénétrables, des pentes inaccessibles, rendent impossible un trajet par voie de terre. Regarde les falaises qui se dressent à 40, 50 mètres à pic au-dessus de lac. Il nous faudrait peut-être parcourir 100 kilomètres pour tourner la montagne et parvenir à l'endroit où le lac se déverse dans la rivière. Or ces obstacles infranchissables se retrouveraient un certain nombre de fois. Reposons-nous donc tranquillement jusqu'au moment où nos Indiens auront construit pour nous deux canots d'écorce. Nos Esquimaux sont d'une habileté extrême pour les gouverner. »

On s'installa donc pour quelques jours, aussi confortablement qu'on le put. Très vite, un certain nombre de huttes faites de branches de sapin surgirent sur le bord du lac. La plus grande et la plus belle fut naturellement pour le missionnaire. Mais celui-ci se contenta d'occuper un coin, où derrière une paroi en branches entrelacées, il installa sa couche. Le reste de la cabane fut aménagé en chapelle où le Père Barnoin dit chaque jour la messe sur un autel portable. Tous les Indiens y assistaient. Ils cherchèrent aussi à rendre l'habitation de Martin aussi confortable que possible; le « Héron Cendré » apporta des brassées de mousse pour son cher « Petit Père » et il se couchait, la nuit, comme un petit chien, à l'entrée de la hutte. La construction de leurs propres huttes, où ils avaient l'habitude de se glisser à trois ou quatre durant les courtes nuits d'été, leur demandèrent beaucoup moins de temps. Ce premier travail fait, ils se mirent avec ardeur à la construction des canots d'écorce. La hache et la scie en main, ils allaient dans la forêt voisine et en rapportaient les troncs et les branches d'arbres dont ils faisaient la carcasse de leurs esquifs. D'autres partaient en campagne pour recueillir l'écorce de bouleau en morceaux aussi longs et aussi larges que possible. D'autres enfin étaient chargés de recueillir la gomme des sapins et de la mousse

afin de boucher toutes les fissures avec cette sorte de poix et de calfeutrer tous les joints. Martin faisait de son mieux pour se rendre utile et ne se lassait pas d'admirer l'habileté que les Indiens mettaient à assembler et à imperméabiliser les morceaux d'écorce.

« Il faut emporter beaucoup de mousse et de gomme afin de boucher les fissures qui se produiront en cours de route, lui dit le « Castor Rayé ». Le « Petit Père » ferait bien aussi d'échanger ses souliers à semelle cloutée contre nos mocassins. Avec la peau des écureuils, qui ne manqueront pas de tomber dans le piège que je leur ai tendu, je t'en ferai une paire de très commodés. Si tu gardais tes souliers, tu ferais en entrant dans ton canot de si gros trous, qu'il coulerait à pic sur-le-champ.

— Bon, dit Martin, tiens, voilà mon couteau en récompense de la peine que tu prendras pour me faire des mocassins. J'espère que tu en feras aussi pour la « Robe Noire » de bien chauds et bien moelleux, autrement il ferait de gros trous dans l'embarcation avec ses bottes !

— Oh ! « Baïbe Brune » sait naviguer en canot ! Il enveloppe ses pieds d'une couverture et reste aussi tranquille qu'une souris dans son trou, quand elle a éventé un chat. Mais toi, tu n'es pas encore habitué à voguer en canot !

— Tu verras comme je me tiendrai immobile ! mais fais-moi des mocassins ! As-tu assez de mousse et de gomme ? Bien, je vais alors à la pêche avec le petit Esquimau. »

Tandis que les Indiens s'occupaient activement de la construction des canots et de la chasse aux écureuils noirs et aux chats sauvages, dont ils devaient vendre la peau dans le Youkon, les Esquimaux s'étaient mis à pêcher. C'était pour les saumons la saison du frai. En ce moment, ils venaient de remonter les rivières de montagne et, dès le premier jour, les Esquimaux prirent à la main, dans les cavités creusées par l'eau bouillonnante, de très belles pièces pesant jusqu'à 20 livres. Leur chair était excellente et le Père Barnoin était un cuisinier hors ligne ! Après cette première pêche, les Esquimaux confectionnèrent une sorte de harpon et restèrent accroupis sur la berge, sans faire un seul mouvement, des heures entières. Avec une patience infinie, ils s'efforçaient d'attirer le poisson par un appât, puis, quand il était à portée de harpon, rapides comme l'éclair, ils lançaient l'arme sur leur proie et presque toujours embrochaient le poisson. Martin, lui, restait blotti derrière le « Héron Cendré » et s'exerçait à la patience. Il tint pendant une demi-heure. Passé ce temps, voyant qu'aucun poisson ne se montrait, il s'en alla tout doucement rejoindre le Père Barnoin.

« Comment les Esquimaux peuvent-ils rester là sans bouger ? demanda-t-il au missionnaire.

— Ils y sont habitués depuis leur plus jeune âge, répondit

le Père. Là-haut, dans le Youkon, sur les bords de l'Océan Glacial, ils restent ainsi accroupis des jours entiers, près des trous qu'ils ont creusés dans la glace. Là, ils attendent, le harpon à la main, que les poissons viennent respirer. S'ils étaient impatients, ils mourraient de faim. Apprends à être patient. Si tu veux devenir une « Robe Noire »...

— O Père ! s'il faut pour cela de la patience, je doute fort de ma vocation », fit l'enfant dans un sourire.

Il lui fallait bien pourtant patienter une semaine avant que les canots fussent construits. Aussi sa joie n'en fut que plus grande lorsque le « Castor Rayé » annonça que tout était maintenant prêt. Sans la moindre difficulté, les Indiens prirent sur leur tête les frêles embarcations et les mirent à l'eau. Elles flottaient, légères comme la plume, sans pencher de côté ou d'autre. Les Indiens firent signe que tout allait bien et les Esquimaux louèrent l'habileté de leurs frères. Maintenant il fallait éprouver la solidité des canots et leur capacité. On les chargea de tous les bagages que l'on disposa de façon à ne pas gêner les mouvements. Les rameurs se mirent à leur poste et le pilote s'installa à l'arrière. Les autres Indiens ou Esquimaux s'accroupirent à droite et à gauche, au fond des canots, toujours de manière à maintenir l'équilibre de l'esquif. Une fois chargés, les canots s'enfoncèrent si profondément dans l'eau, qu'il restait à peine dix centimètres entre la ligne de flottaison et le bord. Le « Castor Rayé » hocha la tête et dit :

« Ce serait trop dangereux de voyager ainsi sur les rapides. Nos deux Visages Pâges auraient trop peur. Faisons-leur plutôt un troisième canot. »

Là-dessus, il ramena l'embarcation vers la berge. Mais soudain il donna l'ordre de ne plus ramer et dit :

« Des Chilcoot... qu'est-ce qu'ils nous veulent donc ? »

Tous dirigèrent leurs regards vers le campement qu'ils venaient de laisser et aperçurent trois Indiens accroupis sur la rive et enveloppés de leurs couvertures.

« Ils nous font signe. Allons voir ce qu'ils veulent », dit le « Castor Rayé ». Et l'on fit force de rames jusqu'à ce qu'on fut à portée de la voix.

---

## CHAPITRE V

---

### « Renard-Rouge », le chef des Chilcoot-Kwan

Les canots se rapprochèrent de la rive avec lenteur et prudence. Tous les yeux se portaient sur les Indiens. On était maintenant assez près pour pouvoir les reconnaître.



« Le chef, avec les deux plumes d'aigle dans les cheveux, est le « Renard Rouge »... un guerrier redouté de tout le monde. Il y a pas mal de chevelures, même des chevelures de Visages Pâles, qui sont suspendues à sa tente », dit le « Castor Rayé » au Père Barnoin. Puis il se leva et salua les Indiens.

— Mon frère, le « Renard Rouge », est-il sur le sentier de la guerre pour orner sa chevelure avec deux plumes d'aigle, ou bien la joie de la victoire est-elle dans son cœur ?

— Le « Renard Rouge » est sur le sentier de la guerre, répondit le sauvage. Il n'y est pas contre le « Castor Rayé » ou ses frères, mais contre les Faces Pâles. Ils infestent nos territoires de chasse. Ils m'ont tué le « Hibou Bleu » avec les petits bâtons à feu qu'ils tirent à l'improviste de leur poche. Ils sont plus à redouter que l'ours gris ou le serpent à sonnettes, car ceux-ci avertissent au moins avant de tuer, l'un par son sifflement et par un bruit de sonnailles et l'autre par ses grognements féroces. Aussi le « Renard Rouge » a juré de se venger et n'aura de cesse qu'il n'ait six chevelures d'hommes blancs pendues à sa ceinture, comme rançon du « Hibou Bleu ». Tu as aussi des Visages Pâles dans tes canots ?

— Avec toi, je pleure le « Hibou Bleu ». C'était un brave guerrier et un rusé chasseur, dit le « Castor Rayé ». Et je ne puis te blâmer si tu songes à punir le meurtrier. Mais les Visages Pâles de mes canots sont complètement innocents de la mort de ton frère. Ce n'est pas sur eux qu'il te faut te venger. Ce sont des Blancs bons pour les Indiens ; l'homme prudent doit faire une distinction entre les Visages Pâles ; il y en a de bons et de mauvais, comme il y a dans les bois des baies comestibles et vénéneuses.

— Le « Castor Rayé » s'entend à choisir ses mots, reprit le guerrier. Le « Renard Rouge » ne prendra pas la chevelure des bons Visages Pâles... s'il y en a.

— La « Robe Noire » n'est-elle pas un bon Visage Pâle ? demanda le « Castor Rayé ». La « Robe Noire » a toujours passé pour être l'ami des hommes rouges.

— Que la paix soit entre moi et la « Robe Noire » ! répondit le « Renard Rouge ». Mon frère n'a-t-il pas d'autres Blancs dans son canot ?

— Je n'ai qu'un garçon, l'ami de la « Robe Noire », il n'a jamais causé le moindre tort à l'un de nos frères rouges. Il est sous ma protection.

— Ai-je donc dit que je réclamaï sa chevelure ? Le « Renard Rouge » se serait glissé la nuit dans votre campement ou bien il aurait abattu sa proie, caché dans les broussailles, s'il avait voulu voir couler le sang des deux Visages Pâles.

— Que leur veut donc mon frère, que veut-il de nous ? J'entends ses paroles, mais je ne les comprends pas !

— Ce que je veux, c'est devenir votre allié et celui des bons

Visages Pâles contre les mauvais Blancs ! Venez à terre fumer la pipe du conseil. Le « Renard Rouge » fera connaître ses pensées, de façon que vous les compreniez. Par le Grand Esprit, vous n'avez pas à craindre de trahison de ma part !

— Après ce jurement, nous n'avons plus à nous défier, dit le « Castor Rayé » au Père Barnoin, allons écouter les paroles du chef autour du feu du conseil. »

On toucha terre et l'on s'assit en cercle autour d'un feu de branches de sapin. Alors le Père Barnoin bourra le calumet de l'Indien. Il fut allumé avec de la braise tirée du feu du conseil et fit le tour de l'assistance. Quand il revint entre les mains du « Renard Rouge », celui-ci, après une longue aspiration, rejeta un nuage de fumée et parla ainsi :

« Robe Noire », ton tabac est bon ! Puisse longtemps ton nez sentir le parfum de la fumée ! Connais-tu un Blanc, aux grandes jambes, à l'œil mauvais, aux sourcils broussailleux, avec un cataplasme sur le nez ?

— Master Brown ! ne put s'empêcher de dire Martin.

— Ah ! tu le reconnais à la description que j'en ai faite, dit le « Renard Rouge », en jetant à la dérobée un regard rapide sur l'enfant. Mais moi, je te reconnais aussi ; j'ai entendu des paroles prononcées par le « Nez Ecorché ». C'est toi qui as livré le « Nez Ecorché » aux guerriers du Grand-Père de Washington (les policiers du président des Etats-Unis). Et, pour cela, tu as été aidé par ton père et la « Robe Noire ». En échange, vous avez touché du papier vert (expression employée pour désigner les billets de banque). Vous en avez touché beaucoup. Mais le « Nez Ecorché » a fait comme la maîtresse qui ronge les mailles du piège où elle est tombée et échappe au chasseur. Il a réussi à s'évader. Le « Nez Ecorché » est entré furtivement la nuit dans le wigwam du « Renard Rouge » et lui a dit : « J'ai encore beaucoup de papier vert, conduis-moi par delà les montagnes dans le pays des Yes-Yes (l'Anglais du Canada) et je te donnerai autant de papier vert qu'il te faudra pour acheter fusil à deux coups, poudre, plomb, tabac, eau-de-feu, et tout ce que tu pourras désirer. » Bon, lui dis-je, nous allons partir de suite pour le pays des Yes-Yes. « Mais tu vas me conduire de façon à rencontrer en cours de route la « Robe Noire » et le mioche qui m'ont trahi. Je voudrais leur dire un mot dans les grands bois, à l'abri de tout regard indiscret ! » Il voulait se venger ; sa vengeance pouvait m'être indifférente. Je promis de le conduire sur les bords du lac, que les Visages Pâles appellent le Lac Maïécageux et que nous appelons, nous, le Lac du Chat Sauvage. Tous les chercheurs d'or doivent le traverser, qu'ils aient franchi la montagne par le col de Chilcoot ou par le col des Neiges. A l'endroit où le lac déverse ses eaux dans la rivière, se dresse un massif boisé, d'où le regard



s'étend au loin et où il se rendra pour vous voir de loin et se préparer à vous recevoir.

— Et mon frère a conduit le « Nez Ecorché » à cet endroit que je connais bien, demanda le « Castor Rayé », tout en suivant d'un œil songeur les volutes de fumée qui se dégageaient de sa pipe.

— Oui, mais il n'était pas seul et ce ne fut pas sur-le-champ. Je cachai le « Nez Ecorché » dans mon wigwam. Je me disais que les guerriers du Grand-Père pouvaient bien être aux aguets. Entre-temps, toute une bande de Visages Pâles arriva à notre campement et tous furent unanimes pour demander le « Renard Rouge » comme guide. Ils me promirent aussi beaucoup de papier vert, ils m'en promirent assez pour munir tous les guerriers de ma tribu de fusils à deux coups. Je dépêchai donc en avant comme porteurs tous mes guerriers et toutes les squaws (femmes). Ils devaient m'attendre au col des Neiges. Quant à moi, je les suivis en compagnie du « Nez Ecorché » par des sentiers détournés, fort heureusement d'ailleurs. Les guerriers du Grand-Père avaient coupé le chemin suivi par le gros de la troupe et ils ne laissèrent passer les Visages Pâles qu'après s'être assurés que le « Nez Ecorché » ne se trouvait pas parmi eux. S'ils les avaient tous pendus pourtant aux sapins de la montagne, le « Hibou Bleu » vivrait encore et bien de la peine m'aurait été épargnée!

— Ont-ils frustré mon frère du papier vert? demanda le « Castor Rayé ».

— Notre compte n'est pas encore réglé, répondit le « Renard Rouge » d'un air sombre. Mon frère n'as-tu pas une gorgée d'eau-de-feu? Le souvenir de la perfidie de ces Faces Pâles remplit ma gorge d'amertume. Je ne puis continuer sans la chasser par l'eau-de-feu.

— L'eau-de-feu est un poison pour l'homme rouge, si on en boit comme vous le faites, dit amicalement le Père Barnoin. Je vais offrir à mon frère une boisson qui le ragaillardira sans lui nuire. » Et le missionnaire remplit d'eau-de-roche un gobelet où il versa quelque gouttes d'eau-de-vie.

Après l'avoir goûté, l'Indien dit :

« Cette boisson rafraîchit, l'eau-de-feu brûle. Tu as raison, c'est une boisson nuisible. Mais quel est celui qui peut résister à la soif? Donc, au col des Neiges, nous rejoignîmes le gros de la troupe et nous fîmes route ensemble jusqu'au lac Tlin. Le « Nez Ecorché », se défiant de ses compagnons de route, voulait se séparer d'eux et partir seul. Cependant il finit par s'entendre avec eux; je lui fis comprendre qu'ici il ne pouvait craindre aucune trahison de leur part. Nous nous séparerions de lui au lac Marécageux. De là, en effet, le sentier des Indiens conduit à l'est, vers l'Athabaska, et les chercheurs d'or obliqueraient vers l'ouest en suivant le cours de la rivière. Bon. Le « Nez Ecorché » se résolut alors





« Allons, debout! », dit-il aimablement.  
(p. 28).

à monter sur le même radeau que les autres Faces Pâles et nous flottâmes ensemble jusqu'au lac Marécageux. Je ne pris avec moi que six guerriers. Ainsi nous descendîmes le lac Tlin sur deux radeaux; nous franchîmes l'eau mugissante (les rapides), le lac Tagish, une fois encore l'eau mugissante et nous arrivâmes à l'extrémité inférieure du lac du Chat Sauvage.

— Le « Castor Rayé » connaît le chemin de l'eau. Mais il n'aurait pas cru que des Faces Pâles se soient risquées sur des radeaux dans les rapides qui bouillonnent entre des parois rocheuses à pic.

— Les Faces Pâles ignoraient l'existence de l'eau mugissante. Ils devenaient de plus en plus pâles et poussaient des cris de frayeur quand notre radeau passait comme un trait sur l'écume des vagues entre les rochers. Mais je me mettais à les railler, leur disant que c'était là un jeu d'enfant en comparaison de la traversée du grand gouffre et du passage des rapides du Cheval Blanc, en aval du lac Marécageux. Voilà une chose que je n'aurais pas dû dire. A partir de ce moment-là, ils se parlèrent à l'oreille et, quand nous atteignîmes la partie basse du lac Marécageux, ils déclarèrent : « Il te faut nous construire des canots, nous ne voulons plus hasarder notre vie sur des radeaux dans les rapides et tu vas nous conduire jusqu'au confluent des deux fleuves (le Lewes et le Pelly) ». Comment pouvais-je accepter?

— Tu ne pouvais accepter, dit le « Castor Rayé ». Revenir de la Grande Rivière (confluent du Lewes et du Pelly) nous est impossible par voie d'eau et le retour par voie de terre durerait autant de temps qu'il en faut à la lune pour être trois fois pleine et trois fois vide. Tu aurais eu le temps de mourir de faim.

— C'est ce que je leur dis. Alors, ils me demandèrent, au moins, de leur construire des canots. Je fis selon leurs désirs. Je construisis deux canots d'écorce très légers, plus légers que les tiens même. Est-ce qu'ils furent contents? Non. Ils refusèrent de me payer la somme qui avait été convenue, si je n'allais pas avec eux jusqu'à la Grande Rivière. Là-dessus, nous échangeâmes des paroles un peu vives et, brusquement, tous tirèrent de leur poche de petites « knac-knac », qui tirèrent six fois; l'un d'entre eux abattit le « Hibou Bleu » avant que j'ai pu dire un seul mot pour les apaiser. Que faire? Mes guerriers et moi, si braves que nous soyons, nous étions des hommes morts en face des vingt Faces Pâles pointant leurs « knac-knac » de notre côté. Aussi, j'étouffais ma colère et leur promis de faire ce qu'ils voulaient. Mais dans mon cœur je jurai de me venger.

— Et tu les as conduits sur les eaux bouillonnantes, demanda le « Castor Rayé ».



— Que veut dire mon frère? répliqua l'Indien ne riant qu'à demi. La nuit qui suivit, mes guerriers et moi jetâmes nos outils dans le lac, mîmes le feu à la hutte qui renfermait les biscuits et le poisson salé et nous avons fui à l'aide des deux canots. Malheureusement, le « Nez Ecorché », que la douleur empêche de dormir, — la plaie de son nez le brûle comme un charbon ardent, — sentit l'odeur de la fumée et donna l'alarme. Ils ont réussi à sauver leurs provisions de bouche, sans quoi ils seraient morts de faim et le « Hibou Bleu » aurait été vengé. Maintenant ils ont de quoi attendre l'arrivée de « Robe Noire » et du petit Visage Pâle au lac du Chat Sauvage. Les meurtriers du « Hibou Bleu » se précipiteront alors sur eux comme la martre sur le coq des neiges. Le « Nez Ecorché » tiendra sa vengeance et, lui et ses acolytes, iront avec le « Castor Rayé » jusqu'au pays de l'or. N'ai-je pas raison? Qu'en disent mes frères, la « Robe Noire » et le « Castor Rayé »? »

Le Père Barnoin se leva et donna au sauvage une vigoureuse poignée de main.

« La « Robe Noire » et ses amis te remercient, dit-il; sans toi, nous serions tombés dans le piège tendu par nos ennemis. C'est le Grand Esprit qui t'a mis cette pensée dans le cœur. Il te récompensera, et mon ami, l'« Œil Bleu », te donnera, en échange de tes services, beaucoup de papier vert, autant qu'un homme peut en donner à celui qui le guide. Mais comment as-tu pu nous trouver dans ce désert? »

— Ne savais-je pas que la « Robe Noire » devait venir jusqu'à la maison de prière de son frère, à Juneau et que celui-ci devait lui donner pour guide le « Castor Rayé »? Le « Renard Rouge » ne connaît-il pas aussi bien la route du castor que le castor celle de l'ours? Ce n'est pas seulement pour vous donner un avertissement que je suis venu sur les bords de ce torrent, mais pour me venger avec vous de notre commun ennemi. Oh! il ne nous échappera pas! Mes guerriers, la « Belette-à-l'Affût », et l'« Ours Tacheté », et le « Chien des Prairies à un Œil », les cernent, comme le vautour décrivant des cercles autour du buffle blessé à mort. Le « Nez Ecorché » et celui qui a tué le « Hibou Bleu » doivent, selon la coutume de nos ancêtres, expier leurs crimes au poteau de torture! »

A ces mots, l'œil de l'Indien jetait des éclairs de haine et les deux guerriers sous ses ordres l'approuvaient en tirant de leur gosier des sons gutturaux.

« Si mon frère veut s'emparer de l'assassin du « Hibou Bleu » et le remettre entre les mains des Yes-Yes pour qu'il soit jugé et condamné, la « Robe Noire » sera contente, dit le « Castor Rayé » et le missionnaire fit un signe d'assentiment.

— Vois-tu, il faudra te rendre maître de lui par la ruse



et non par la force; la « Robe Noire » est un homme de paix, l'« Œil Bleu » n'est pas encore un guerrier et nos frères, les petits buveurs d'huile de poisson, savent bien diriger un canot et pêcher du poisson, mais ils ne savent pas combattre l'ennemi. Tu peux donc compter sur tes doigts combien le nombre de tes guerriers est minime.

— Le « Renard Rouge » ne comprend pas les paroles de la « Robe Noire », répondit en bougonnant le chef indien. Il sait une chose, c'est que les Faces Pâles savent se venger sur l'homme rouge. Et mes frères de la tribu des Taku-Kwan ne sont plus que des demi-hommes, depuis qu'ils ont reçu l'eau (se sont fait baptiser). Peut-être le Grand Esprit les en aime-t-il davantage, ils lui laissent le soin de la vengeance et il est si doux de se venger. Je viens de vous avertir du danger ! A vous d'aviser aux moyens d'échapper à vos ennemis. Prenez-nous au moins avec vous jusqu'au lac du Chat Sauvage. Ce que le « Renard Rouge » fera alors, le regarde seul. »

On ne pouvait guère refuser à l'Indien l'autorisation d'accompagner la petite troupe du Père Barnoin, et dès que le troisième canot eut été terminé, le départ eut lieu et les frères esquifs furent emportés par le courant.

---

## CHAPITRE VI

---

### Le prisonnier des glaces

La traversée du lac Bennet au lac Marécageux se fit sans incident. Le Père Barnoin et Martin avaient pris place dans le canot du « Castor Rayé ». Ils purent à loisir contempler les beautés du paysage. Des falaises escarpées surgissaient de l'eau, à droite et à gauche. Quelquefois une déchirure dans la montagne laissait entrevoir des pentes couvertes de sapins où les glaciers du col de Chilcoot étincelaient dans le ciel bleu.

« Quel beau spectacle ! disait Martin au missionnaire. Que je serais heureux si papa était avec nous ! Qui sait où il est maintenant ? Que font maman et Marie en ce moment, à New-York ? »

— Certainement, elles vont très bien, dit le prêtre pour le consoler. Elles doivent avoir reçu la lettre de Sitka et

l'argent et, par conséquent, elles ne peuvent que se réjouir. Quant à ton père, il doit avoir atteint l'embouchure du Youkon. Il n'a plus maintenant qu'à remonter le fleuve, voyage sans fatigue, mais combien monotone et ennuyeux, au milieu des innombrables marécages, au-dessus desquels bouillonneront des milliers de moustiques.

— Mais ils vont le piquer et piquer les Sœurs aussi. Il vaut mieux être ici sur les rapides entre deux murailles de roches ! Mais à parler franchement, j'ai un peu peur, Père. Ce master Brown, au nez écorché, va peut-être nous faire payer durement de l'avoir livré à la police.

— Ce master Brown, mon petit, répondit le prêtre, est un homme bien à plaindre. La cupidité a fait de lui un eriminel. Maintenant il est menacé de périr bien tristement... Vois, comme les Esquimaux sont habiles à gouverner les canots ! Mais je crois que la gorge où nous sommes va s'élargissant de plus en plus et que nous avons le lac Marécageux devant nous. »

Le missionnaire se trompait. Il fallait encore traverser le lac Tagisch et le lac Wind. Puis les canots s'engagèrent dans un défilé très étroit. Les eaux glissaient, couvrant d'écume les esquifs. Enfin, le soir du troisième jour après leur départ, ils se trouvèrent en vue du lac Marécageux.

Au cours du trajet effectué sur les rapides, les Esquimaux s'étaient révélés excellents bateliers. C'était un véritable plaisir de les voir manier la rame ; on avait l'impression par moment que ces frères esquifs dansaient sur la crête des vagues. Quand un canot filait entre deux blocs de rocher on faisait des bonds d'un mètre ; les Indiens, pour montrer combien ils appréciaient l'habileté des Esquimaux à les tirer d'un mauvais pas, poussaient des cris gutturaux et le « Castor Rayé » crut bon de dire :

« Robe Noire », tu n'as pas besoin de redouter les rapides du Cheval Blanc. Mes frères, les buveurs d'huile de poisson, sont parmi les bateliers ce que l'aigle est parmi les oiseaux. Nous, les Indiens, à peine si, sur l'eau, nous pouvons prétendre au titre de corneilles. Qu'en pense mon bon frère le « Renard Rouge » ? »

Le chef ainsi interpellé balança sa tête un moment et répondit :

« Sûrement, la « Robe Noire » arrivera au pays de l'or si les Visages Pâles et le « Nez Ecorché » ne le font tomber dans une embuscade. » Il ajouta qu'il fallait être de plus en plus prudents, car les canots approchaient du lac Marécageux ou lac du Chat Sauvage.

« Je disais à mes guerriers, déclara ensuite le « Renard Rouge », que chaque soir, au moment où le soleil se trouvera à une main au-dessus de ce glacier, il vous faudra tourner vos regards vers la montagne où se dresse un bou-leau isolé. Une colonne de fumée vous annoncera mon arri-

vée là-bas. Attendons ici pour savoir ce que font le « Nez Ecorché » et ses acolytes, avant de descendre le lac du Chat Sauvage. »

Le « Castor Rayé » se rangea à l'avis du « Renard Rouge ». On tira les embarcations hors de l'eau et on les cacha dans les broussailles. Puis les Indiens construisirent des huttes faites de branchages, tandis que le « Renard Rouge » gravissait la montagne la plus proche et faisait monter vers le ciel, à l'heure indiquée, une colonne de fumée, tout près d'un bouleau plusieurs fois centenaire. La nuit, ou plutôt le crépuscule (car il n'y avait pas de nuit proprement dite) était atroce pour Martin. Des myriades de moustiques s'envolaient de la rive et venaient le soir bourdonner autour des huttes, criblant de piqûres les voyageurs fatigués qui, vainement, cherchaient le sommeil.

« Il faut s'y habituer, lui disait le missionnaire en guise de consolation; quand l'hiver arrive et chasse tous les insectes, le froid n'est pas plus agréable à supporter.

— Ce n'est pas possible, s'écriait Martin. L'été, qui est ici si court, est certainement plus terrible que l'hiver le plus rigoureux.

— De fait, nombreux sont les missionnaires qui préfèrent l'hiver à l'été! »

Le soir du second jour seulement, l'« Ours Tacheté » rapporta des nouvelles des chercheurs d'or. Il avait aperçu la colonne de fumée, mais il dut errer plusieurs heures à travers bois et traverser même la rivière à la nage pour atteindre la montagne du bouleau solitaire. Il s'assit au coin du feu et dévora un poisson que le « Castor Rayé » venait de faire rôtir en le tenant au-dessus d'un brasier à l'aide d'un bâton. Les Indiens, en silence, formèrent un cercle autour de lui.

« Mon frère a faim, dit le « Renard Rouge ». Quand il aura mangé et bu, les paroles couleront plus facilement de sa bouche. »

La figure impassible, les Indiens attendaient que leur frère fatigué eût achevé son repas et que les premiers nuages de fumée soient montés du calumet du conseil. Alors l'« Ours Tacheté » toussa légèrement et commença son récit :

« Les Faces Pâles sont plus habiles que mon frère le « Renard Rouge » ne le croyait. Il leur a pris les haches croyant les embarrasser. Mais ils ont tiré de leurs poches leurs couteaux courbes et ont pu couper ainsi beaucoup de branches, grandes et petites. Ils ont ensuite entrelacé et lié ces branches ensemble de façon à former deux radeaux, sur lesquels ils se sont risqués dans les eaux écumantes.

— Oh! fit le « Renard Rouge » étonné, je pensais qu'ils auraient attendu l'arrivée des canots de la « Robe Noire » pour s'en emparer et obliger ensuite les buveurs d'huile de poisson à leur servir de pilotes.



— Ils ont longtemps attendu et souvent regardé dans la direction du lac du haut de leur observatoire, reprit l'« Ours Tacheté ». Mais les canots ne voulaient pas venir. A nous aussi, le temps nous a paru très long, j'ai même cru que le « Renard Rouge » n'avait pas trouvé la route du col de Chilcoot. Lorsque leurs provisions en biscuits et viande fumée furent épuisées, les Visages Pâles se décidèrent au départ. Le chasseur le plus patient ne renonce-t-il pas à rester à l'affût, si l'orignal ne vient pas et si la faim tenaille son estomac ?

» Et alors les Visages Pâles se sont aventurés dans le défilé des eaux écumantes. Ils ont tous été engloutis et c'est bien en vain que le « Renard Rouge » s'est réjoui à la pensée de les scalper ! Comment les choses se sont passées, je ne saurais le dire à mon frère. La « Belette toujours à l'Affût » et le « Chien Borgne des Prairies » le lui raconteront demain. Ils ont longé le fleuve et suivi de loin les radeaux, en bondissant parmi les roches. Moi, pendant ce temps, je regardais du côté de la montagne au bouleau solitaire et attendais avec impatience l'apparition d'une colonne de fumée. Enfin la colonne s'éleva vers le ciel et je me hâtai de rentrer avec vous.

— Mon frère a agi avec sagesse, dit le « Renard Rouge » d'un air approbateur. Il doit être fatigué maintenant. Qu'il se repose et qu'il dorme. Dès l'arrivée de la « Belette toujours à l'Affût » et du « Chien Borgne des Prairies », nous retournerons à Sitka. Le Grand Esprit s'est vengé lui-même et m'a frustré des chevelures que j'escomptais. La « Robe Noire » pourra poursuivre demain son voyage. Il n'y a plus rien à craindre du « Nez Ecorché » ni de ses compagnons.

Ainsi parla le « Renard Rouge » et tous se couchèrent autour du feu à demi-éteint. Martin eut un cauchemar et rêva de Mr. Brown. Il vit celui-ci lutter avec les vagues et voulait lui tendre la main pour l'aider à se sauver, lorsque le canot chavira. L'enfant poussa un cri tout en dormant, si bien que le Père Barnoin le secoua et finit par le réveiller. Quand, le lendemain, Martin voulut raconter son rêve, la « Belette toujours à l'Affût » venait d'arriver. Il confirma le récit de l'« Ours Tacheté », ajoutant quelques détails sur la fin des aventuriers :

« Dès l'entrée de la gorge, le radeau donna contre un rocher. C'est alors que probablement sa solidité fut ébranlée, raconta l'Indien. Ils poussèrent tous de terribles cris que j'entendis du haut de la roche où je me trouvais. Un tourbillon les entraîna en aval dans la grande eau mugissante du Cheval Blanc. Le radeau tournait dans le gouffre. Aucun d'entre eux ne savait manier les rames pour lui faire franchir ce dangereux passage. A peine un jet de pierre plus loin, il se brisa au milieu de vagues écumantes et les eaux en furie engloutirent les Visages Pâles. Quelques-

uns essayèrent bien de nager et de s'accrocher à un tronc d'arbre qui flottait, ce fut peine perdue; ils disparurent tous l'un après l'autre et je vis les épaves du radeau s'en aller à la dérive.

— Mais quelques-uns ont bien pu atteindre la rive? dit le Père Barnoin.

— Les Faces Pâles ont-elles des ailes comme la poule d'eau? répliqua l'Indien. Quand mon frère verra la hauteur des rochers entre lesquels roulent les eaux écumantes, il se rendra compte que sans ailes pas une Face Pâle ne peut échapper à la mort.

— Que Dieu ait pitié de leurs âmes! », conclut le missionnaire.

Le « Castor Rayé » se leva alors et dit au missionnaire :

« Le Grand Esprit a noyé dans les eaux mugissantes tes ennemis et ceux de l'« Œil Bleu ». Mes amis peuvent sans crainte descendre le cours du fleuve. »

Là-dessus, le chef tendit la main au Père, au petit Martin et à tous les Esquimaux. Ses compagnons fient de même. Le Père Barnoin leur donna un mot pour le Père René, lui demandant de donner à chaque Indien une certaine quantité de tabac :

« Ce sera, leur dit-il en terminant ses adieux, pour que vous gardiez plus longtemps le souvenir de notre gratitude et de celle des Esquimaux. Mon frère le « Renard Rouge » et ses guerriers pourront aller, eux aussi, demander leur part de tabac à « Barbe Grise ». Ils apprendront ainsi qu'il y a, même parmi les Faces Pâles, de braves gens. Adieu, tous! »

Le « Renard Rouge » répéta au missionnaire qu'il avait toujours eu la « Robe Noire » en haute estime. Il ajouta qu'il réfléchirait, en fumant son tabac, au feu du conseil, s'il y avait lieu pour lui et sa tribu d'accepter la prière de « Barbe Grise ». Là-dessus, les Indiens Taku s'en allèrent, tandis que les Chilcoot attendaient encore le retour du « Chien Borgne des Prairies ».

Juste au moment où le Père Barnoin montait sur son canot avec les Esquimaux, afin de continuer leur voyage, le guerrier se présenta.

Il ne fit que répéter, à peu de chose près, le récit de son compagnon. Il ajouta seulement qu'un Visage Pâle avait réussi, à environ une heure de l'endroit où le radeau avait été englouti, à gagner la rive et à escalader un bloc de rochers, où il était impossible de l'atteindre; sans quoi il y serait allé pour le scalper.

« Il mourra de faim, dit l'Indien, ou sera retombé dans le fleuve si ses forces étaient à bout. »

Le « Renard Rouge » fit un signe d'assentiment et reprit avec les siens le chemin du retour.

Le Père Barnoin pressait les Esquimaux de hâter le

départ. « Peut-être, dit-il à Martin, que nous pourrions encore sauver ce malheureux naufragé ! » Les Esquimaux eurent beau faire force de rames, il se faisait tard lorsqu'ils atteignirent l'extrémité nord du lac Marécageux, et le « Petit Phoque » demanda pour les rameurs quelques instants de repos.

« Si les bras de tes enfants ne sont pas assez forts, si leur main n'est pas assez sûre, dit le chef des Esquimaux, je ne puis promettre de faire passer sain et sauf les grandes eaux mugissantes. »

Le Père Barnoin fut obligé de lui donner raison. On prit terre à l'endroit même où les chercheurs d'or avaient installé leur campement. Leurs huttes, faites de branches entrelacées, étaient encore debout. Le « Héron Cendré », aidé de Martin, alla chercher des feuilles vertes et de la mousse fraîche pour aménager la hutte des deux Visages Pâles.

Après quelques heures de sommeil, le « Petit Phoque » éveilla les voyageurs. Mais avant d'entreprendre la partie la plus périlleuse de leur voyage, le Père Barnoin voulut célébrer le saint sacrifice de la messe. Un des canots fut hissé hors de l'eau et servit de soutien à l'autel portatif. Martin étendit une nappe et disposa le crucifix et les chandeliers, à côté desquels les buveurs d'huile dressèrent d'immenses bouquets composés de branches feuillues et de quelques fleurs qu'ils cueillirent le long de la rivière.

La messe terminée, tous prirent un substantiel déjeuner et le « Petit Phoque » hâta le moment du départ. Il était encore de très bonne heure, mais dans ces régions nordiques, le soleil se lève dès 2 heures du matin en juin et le jour avait donc paru depuis longtemps. Au moment de monter sur les embarcations, le chef esquimau veilla à ce que quelques hommes seulement s'installent dans le premier canot. Tous étaient d'excellents rameurs et nageurs. Même si le canot venait à se renverser en traversant les rapides, ils sauraient le redresser et se sauver. Aux autres canots, ils devaient indiquer la voie à suivre par des cris ou par des signes.

« Si mon frère, la « Tête de Saumon », lève la main droite, je sais que je dois gouverner à droite, dit-il au missionnaire, s'il lève la gauche, je gouvernerai à gauche. Mon frère le « Héron Cendré » n'aura qu'à régler sa marche sur la mienne. De cette façon, le deuxième et le troisième canot ne courent pas le risque de chavirer. Mon frère « Barbe Brune » et son petit ami ne devront, pour aucun motif, changer de place ou se lever, quoi qu'il arrive. Vous allez mettre vos vêtements de dessous au fond du canot et vous vous assierez sur ce siège moelleux. Mon frère est-il content ? »

Sans aucun doute, le Père Barnoin trouva très sages les avis de l'Esquimau et recommanda à Martin de les suivre à la lettre. Mais quand il vit le « Petit Phoque » assigner



à l'enfant le troisième canot, il réclama, afin d'avoir le petit à côté de lui. Le chef des Esquimaux intervint et lui fit comprendre la nécessité d'une séparation, en raison des charges qui devaient s'équilibrer. En réalité, il tut le motif vrai de cette séparation pour ne pas effrayer les deux Visages Pâles. En cas de naufrage, les Esquimaux auraient plus de facilités à sauver un mauvais nageur qu'à en sauver deux à la fois. Le missionnaire devina pourtant le fond de la pensée du chef et se soumit docilement à ses ordres, recommandant une fois de plus à Martin de ne pas bouger de place.

Les canots s'écartèrent d'une vingtaine de pas de la rive et glissèrent à la surface de l'eau vers la rivière dans laquelle le lac déversait ses eaux. Mais celle-ci, où était-elle? Les rochers entouraient, telle une barrière, l'extrémité nord du lac et semblaient ne laisser à l'eau aucune issue. Cependant, on constata bientôt la présence d'un courant violent. Les embarcations étaient emportées sans le secours de la rame, avec une force toujours plus grande, contre le mur de rochers qui se dressait à pic au-dessus du lac.

« Nous allons nous briser contre ces rochers! », ne put s'empêcher de crier Martin.

Le « Héron Cendré » se contenta de sourire et tint toujours son regard fixé sur le premier canot devant lui. Soudain, celui-ci disparut derrière un écueil; quelques instants après, le canot du « Petit Phoque » prit une direction oblique et sembla porté par le flot dans la direction de la montagne. En ce moment, l'embarcation du « Héron Cendré » venait d'atteindre l'endroit où Martin, avec un frisson de terreur, avait vu disparaître les deux premiers canots. Le sien changea brusquement de direction et partit comme l'éclair pour s'enfoncer dans le gouffre béant qui s'ouvrait devant lui.

Les yeux de nos voyageurs, aveuglés presque par la lumière du soleil réfléchi par le lac, durent s'habituer maintenant à une obscurité relative. Ce n'est pas sans frayeur que Martin mesurait du regard les parois rocheuses et les colonnes de basalte hexagonales qui s'élevaient, perpendiculaires, jusqu'à une grande hauteur. Entre les rochers frangés d'écume blanche, les eaux se précipitaient avec un bruit sourd et une rapidité inquiétante, tandis que des nuées de mouettes voletaient et criaillaient au-dessus de la tête des voyageurs. Ces oiseaux avaient construit leur nid dans les anfractuosités inaccessibles des colonnes basaltiques. Martin eut le vertige. Les embarcations glissaient entre les parois rocheuses de la gorge, emportées à la vitesse d'un train rapide. Involontairement, il se cramponnait des deux mains aux bords de l'esquif et regardait, terrifié, le « Héron Cendré ». Lui, très tranquille, sans cligner ses paupières, gardait son œil rivé sur le pilote de la barque qui était devant lui. La pagaie en main,



« Tiens, c'est ma fortune, je te la donne. »  
(19 'd)



il était prêt à tout instant à donner un coup, soit à droite, soit à gauche pour dévier, en cas de besoin l'esquif de la route qu'il suivait. Mais voilà que l'esquimau de tête leva sa main gauche, le canot du « Petit Phoque » obliqua immédiatement à gauche et le « Héron Cendré », rapide comme l'éclair, fit dévier à gauche son canot. Une minute après, Martin aperçut sur sa droite un tourbillon de vagues écumeuses autour d'un amas de blocs de basalte écroulés.

« C'est ici, sans doute, pensa l'enfant, que le radeau de Mr. Brown et de ses acolytes a dû toucher d'abord ». Mais déjà le passage dangereux avait disparu de leurs yeux.

Pendant une demi-heure, on ne fit que changer de direction; ce ne furent que coups de rames, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éviter les écueils. De nouveau, le premier canot disparut subitement, suivi bientôt du second. Involontairement, Martin poussa un nouveau cri. Il croyait que les deux esquifs venaient d'être engloutis. Il n'en était rien. La gorge faisait un coude brusque vers la droite et, dès qu'ils eurent doublé un promontoire rocheux, qui masquait la vue, Martin revit les canots. Le Père Barnoin, par gestes, semblait vouloir le remonter un peu. Le petit Saint-Hubert finit par respirer plus librement; petit à petit, il s'habitua aux dangers de la navigation. C'était, semble-t-il, un véritable jeu pour les Esquimaux de frôler au passage les récifs ou de maintenir les canots au milieu du courant. A chaque coude de la gorge, les eaux se précipitaient sur les colonnes et semblaient les ébranler. Par endroits, le courant avait miné la paroi rocheuse et, çà et là, de gros blocs de roche s'étaient écroulés, formant des îlots par-dessus lesquels déferlaient les vagues. Il fallait alors redoubler d'attention pour empêcher les canots de se briser contre ces récifs d'un nouveau genre; à la voix du pilote, tous les rameurs, en cadence, plongeaient leurs avirons dans l'eau et ils réussirent toujours, bien qu'avec les plus grandes difficultés, à tirer les canots du danger immédiat et à leur faire franchir ces passes difficiles où ils risquaient de sombrer. Chaque fois qu'ils arrivaient en vue d'un de ces îlots, Martin et le missionnaire connaissaient des moments d'angoisse et d'espérance. N'était-ce pas sur un de ces îlots qu'un compagnon de Mr. Brown s'était sauvé? Mais, à mesure qu'ils avançaient, l'espoir de retrouver le naufragé, dont le « Chien Borgne des Prairies » leur avait parlé, disparut, car il y avait déjà trois jours que les radeaux avaient sombré.

Une fois, le Père Barnoin crut reconnaître dans un morceau de bois coincé entre deux rochers, une partie du radeau; mais il n'eut pas le temps de faire un signe au pilote, pour lui dire de gouverner de ce côté-là. L'esquif passa devant comme un trait et il n'y avait plus moyen de revenir en arrière. « Ils doivent tous être morts », se dit le père.

Soudain, la gorge tournait vers la droite. Là aussi, la vio-



lence des eaux déferlant contre les parois rocheuses, les avait minées; de gros blocs s'étaient écroulés. Le pilote du premier canot vit à temps le danger; d'un coup de pagaie, l'esquif fut mis dans la bonne direction et il passa comme l'éclair. La rapidité du courant, le souci de bien gouverner son canot n'avaient pas permis au pilote d'apercevoir, accroupie sur un îlot de blocs de rocher écroulés, une forme humaine qui tendait les bras en avant et appelait au secours. Une voix de stentor, il est vrai, n'aurait pu se faire entendre et dominer le mugissement des eaux; à plus forte raison la voix d'un homme affaibli. Quand le naufragé, — car s'en était un, — vit approcher le second canot, en un clin d'œil il arracha un pan de sa chemise et le brandit en l'air en guise de signal. Les gens du canot du « Petit Phoque » l'aperçurent et poussèrent des cris en faisant signe vers l'îlot. Le Père Barnoin demanda au pilote de gouverner vers l'îlot, mais celui-ci ne croyait pas qu'il fût possible de toucher terre en une passe aussi dangereuse; il hocha la tête et, emporté par le courant, l'esquif passa comme le premier sans s'arrêter.

Dans le canot du « Héron Cendré » on avait vu le mouvement et avant même que Martin put dire à son ami : « Sauve-le ! », celui-ci avait gouverné l'embarcation du côté de la paroi de droite, où des eaux relativement plus calmes permettaient de réfléchir un instant. D'un œil scrutateur, l'Esquimau examina la situation, parcourant du regard l'îlot et les remous qu'il provoquait.

« Je ne puis pas, dit-il enfin en secouant la tête. Même un bateau d'acier ne pourrait se risquer sur les eaux aussi agitées, et éviter les récifs; à plus forte raison notre canot d'écorce.

— Il faut pouvoir, répliqua Martin. Vois dans quel état se trouve ce pauvre homme, il ne peut même pas se lever. Et les signes qu'il nous fait ! Il faut tenter à tout prix son sauvetage ! Regarde, il nous fait signe de saisir au passage la perche qu'il tend. Notre canot contournera l'obstacle, nous pourrions toucher terre sans danger et le recueillir à notre bord.

— Oui, s'il avait assez de force pour tenir sa perche et retenir notre canot emporté par le courant, si notre embarcation ne devait pas chavirer et si un nouveau remous ne devait pas se former derrière nous, je... bref je ne veux pas courir le risque. Allons de l'avant, nous tâcherons d'aborder la rive en aval, dès que nous trouverons un endroit favorable. Nous reviendrons le chercher à pied, je m'attacherai à une corde et le sauverai.

— Mais ne vois-tu pas que la faiblesse l'empêche même de se soulever ? répondit Martin. Il sera mort de faim avant que nous ayons pu retourner à l'îlot. Il faudra peut-être plusieurs jours, sans compter qu'il va se désespérer si nous filons devant lui sans faire le moindre geste pour le sauver. »

Le « Héron Cendré » ne cessait de balancer sa tête à droite et à gauche. Il demanda à ses compagnons s'il fallait tenter l'aventure. Tous regardèrent les eaux en courroux et haussèrent les épaules.

« Si le « Petit Père » n'était pas avec nous, nous pourrions, à la rigueur, courir le risque de voir le canot chavirer, dit le « Morse ». Le « Héron Cendré » aurait tôt fait de le redresser; nous, nous nageons à peu près comme des poissons et rattraperions facilement l'embarcation. Mais notre « Petit Père » ne peut certainement pas nager dans de pareilles eaux.

— Mon frère le « Morse » a raison. Nous sacrifierions la vie de notre « Petit Père » sans sauver le naufragé. Laissons au Grand Esprit le soin de le délivrer, dit le « Héron Cendré ». D'ailleurs, si je ne me trompe, c'est le « Nez Ecorché » lui-même.

— Oui, oui, oui, s'écria Martin, c'est master Brown ! Maintenant je le reconnais, moi aussi. Oh ! ne l'abandonnons pas au désespoir, lui plus que tout autre. « Héron Cendré », mon ami, sauve-le. Je ne pourrais me le pardonner, si nous ne faisons rien pour lui. Vois comme ses mains se font suppliantes ! Allons, « Héron Cendré », fais-moi cette grâce. Je sais nager ; j'ai nagé autrefois dans la Seine !

— Mais le « Nez Ecorché » est ton plus mortel ennemi- dit le « Héron Cendré » rempli d'étonnement.

— C'est précisément pour cela », répondit Martin en prenant les genoux de l'Esquimau.

Les Esquimaux, dont la conversion était récente, comprirent la noblesse des motifs auxquels Martin obéissait et ils firent tous entendre un murmure d'approbation.

« Eh bien, dit le « Héron Cendré », résolu, allons-y ! Si mon frère blanc sait nager et s'il veut exposer sa vie pour le salut de son ennemi, nous allons faire notre possible. Ote tes mocassins et tes habits de dessus ; maintenant, agrippe-toi à ce morceau de bois et ne le lâche pas quoi qu'il arrive. Le « Morse » va se placer en avant du canot et chercher à saisir la perche. Vous autres, payez de toutes vos forces, je vais essayer d'amener le canot le plus près possible de l'îlot rocheux... et maintenant en avant ! »

Au commandement, le canot, lancé comme une flèche sous l'impulsion des rames, entra de biais dans le courant. Les vagues jaillissaient par-dessus bord et peu s'en fallut que l'embarcation ne chavirât dès le début. Mais les Esquimaux surent rétablir l'équilibre en changeant de côté, par suite de la contre-pression exercée par les rames, glissa en ligne droite du côté du naufragé, qui, d'une main tremblante, tendait sa perche vers ceux qui venaient à son secours. Le « Morse » la saisit adroitement et l'embarcation docilement, fit le tour des récifs pour atteindre des eaux plus calmes. Quelques mètres restaient encore à franchir et la tentative de sauvetage était sur le point de réussir. Les rameurs firent un der-

nier effort pour amener leur canot loin des passes dangereuses, lorsqu'un cri strident retentit... le naufragé venait de lâcher prise; le « Morse », qui s'était cramponné à la perche de toutes ses forces, perdit l'équilibre, et tomba par-dessus bord; le rameur, qui était tout près de lui, voulut le retenir... et le canot chavira au milieu des ondes bouillonnantes. Vidé de son équipage, il se redressa de lui-même et s'en alla à la dérive, emporté par le courant.

---

## CHAPITRE VII

---

### Perdus dans les steppes

L'accident s'était produit en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Par bonheur, les Esquimaux étaient tous d'excellents nageurs. Quelques secondes après leur plongeon, des têtes rondes repaurent à la surface et aperçurent le canot qui s'en allait au fil de l'eau. Les Esquimaux se mirent alors à nager vigoureusement pour le rattraper. Le « Morse » fut le seul à faire une tentative, d'ailleurs inutile, pour atteindre l'îlot rocheux; il était déjà beaucoup trop loin et la violence du courant qu'il aurait dû franchir défiait les forces du meilleur nageur. L'Esquimau eut beau lutter contre les eaux déchaînées, il fut emporté par les vagues. Une fois encore, il jeta un coup d'œil en arrière et vit le naufragé lui tendre toujours désespérément les mains. Des nageurs, il n'en vit plus aucun derrière lui et le coude formé par la rivière lui cacha bientôt le lieu du naufrage. Le « Héron Cendré » et le « Petit Père », se dit-il, doivent être déjà loin en aval », et il continua à nager, porté par le courant. Malgré la rapidité avec laquelle il se déplaçait dans l'élément liquide, il ne put voir devant lui que trois têtes d'Esquimaux. Pas la moindre trace de la tête frisée de Martin. Il jeta un nouveau regard derrière lui et ne vit que vagues bondissantes entre les parois noirâtres de la montagne.

« Ça ne va pas, dit-il, mon père, la « Barbe Brune », pleurera si le « Morse » revient sans le « Héron Cendré » et le « Petit Père ». Alors l'Esquimau chercha à se dégager du courant principal et à remonter à la nage le contre-courant qui se formait le long de la rive. Ce fut impossible. Avec la



plus grande peine, il réussissait à avancer de quelques bras-ses, mais chaque fois le courant le ramenait en arrière.

« Inutile d'essayer, se dit-il; ou bien le « Héron Cendré » et le « Petit Père » ont réussi à se sauver sur l'îlot du « Nez Ecorché », ou ils sont tous les deux noyés. Je ne puis leur porter secours et je verrai couler les larmes de la « Robe Noire ».

Là-dessus, le « Morse » se remit à nager dans le courant, cherchant à rattraper ses frères.

Entre-temps, le Père Barnoin avait vécu un quart d'heure d'angoisse. D'abord il voulait que le « Petit Phoque » rebrous-sât chemin pour porter secours aux naufragés, mais la chose fut reconnue impossible. « Même les vapeurs d'acier des Faces Pâles ne pourraient remonter ces rapides », déclara le pilote. Cependant les rameurs manièrent leurs pagaies de façon à revenir en arrière et ils ne réussirent qu'à retarder l'avance du canot. Avec la plus grande impatience, le Père Barnoin regardait du côté de la saillie rocheuse, où la barque du « Héron Cendré » aurait dû paraître. Elle ne parut pas. « Ils doivent essayer de sauver le naufragé du radeau », se dit le missionnaire et les Esquimaux hochèrent la tête d'un air grave. Le canot n'arrivait toujours pas et un nouveau coude de la rivière empêcha le Père de voir le promontoire derrière lequel le « Héron Cendré » essayait sans doute de sauver Mr. Brown.

« Qu'en pense mon frère le « Petit Phoque »? » demande le missionnaire, pâle d'angoisse.

Le pilote haussa les épaules et dit : « Je n'aurai pas cru que le « Héron Cendré » pousse la folie si loin. Si encore le « Petit Père » n'avait pas été dans son canot ! Il nous faut descendre à terre ! »

Du côté gauche, il n'y avait pas un pied de libre où l'on eût pu grimper sur les rochers; partout c'était la muraille inaccessible. Soudain un cri... C'était le « Petit Phoque » qui venait d'apercevoir le canot.

Le Père Barnoin le vit assez loin, au moment où il prenait un coude de la rivière. Il voulut se mettre debout pour se rendre compte du nombre des occupants, mais le pilote, d'une poigne solide, l'obligea à rester assis :

« Ne bougez pas ! Mon Père pourra tout entendre, ils vont nous rattraper.

— Je ne vois que trois personnes à bord ! gémit le prêtre.

— Il y en a un quatrième qui suit le canot à la nage, s'écria le « Petit Phoque ». Le voilà maintenant qui grimpe dans le canot... C'est le « Morse » !... Les voilà qui viennent. »

Le canot, porteur des Esquimaux rescapés, avançait rapidement.

« Où est Martin ? leur cria le missionnaire, avant même

qu'ils fussent à portée de voix. Ils comprirent la question et leur visage empli de tristesse disait assez leur réponse.

— Il est avec le « Héron Cendré », dit le « Morse », lorsque les deux canots furent côte à côte. Et le « Héron Cendré » est, ou bien avec le « Nez Ecorché », ou bien dans la maison du Grand Esprit dont la « Robe Noire » nous a dit tant de bien. Je supplie donc mon Père, la « Robe Noire », de ne pas pleurer. Ou bien son jeune fils se trouve sur l'îlot rocheux de master Brown ou bien au ciel. Dans tous les cas, nous le reverrons un jour. »

Après ces quelques paroles de consolation, le « Morse » fit le récit détaillé de l'accident. Quand le missionnaire apprit avec quelle insistance le petit Martin avait demandé de secourir Mr. Brown, bien qu'il fût un de ses ennemis mortels, il fut profondément ému.

« Peut-être le « Héron Cendré » a-t-il réussi à le sauver, ajouta le « Morse ». En tout cas, il est sûr qu'il a essayé; sinon il serait avec nous, car il nage aussi bien que moi.

— Mon frère dit la vérité, intervint le « Petit Phoque ». L'absence du « Héron Cendré » doit nous donner de l'espoir. Il nous faut aller à terre et remonter jusqu'à l'endroit où se trouvait le « Nez Ecorché » et cela le plus vite possible. »

Tous donnèrent leur assentiment à cette proposition. On épia la rive de façon à profiter de la moindre anfractuosité pour débarquer. Plusieurs tentatives échouèrent. Ils furent obligés de se laisser porter en aval par le courant et ils arrivaient en vue des rapides du Cheval Blanc; des croix fichées en grand nombre entre les blocs de rochers rappelaient les dangers du passage. Ce n'est qu'après avoir franchi cette passe périlleuse qu'ils réussirent enfin à aborder la rive.

Ils prirent à peine le temps de manger. Aussitôt après, le Père Baignin, le « Petit Phoque », le « Morse » et deux autres Esquimaux prirent le chemin du retour. En vain, le chef des baveurs d'huile avait dit au missionnaire :

« Robe Noire », tu vas plutôt nous gêner que nous être en aide », ce dernier voulut, à tout prix, faire partie de l'expédition.

Ils avaient mis six heures en canot depuis l'îlot rocheux jusqu'à l'endroit où ils étaient descendus à terre.

« Il nous faut au moins quatre fois plus de temps pour refaire ce trajet à pied, à condition encore que nous puissions longer la rivière », dit le chef de l'expédition.

Mais il fallut faire de nombreux détours dans ce désert au relief des plus tourmentés, escalader des rochers, descendre dans des gorges profondes et se frayer un chemin à travers des forêts impénétrables.

La région qui s'étend à l'est des cimes glacées des monts Elie a été transformée par le volcanisme en un désert presque inaccessible. Ce n'est qu'au soir du troisième jour que le

Père Barnoin, mourant de fatigue et les pieds en sang, atteignit le lieu du naufrage.

Oui, il n'y avait plus moyen de se faire illusion... c'était bien là l'îlot rocheux du « Nez Ecorché ». Mais où était le naufragé? où étaient le « Héron Cendré » et le « Petit Père »? L'îlot était désert. Le père Barnoin appela plusieurs fois. Pas de réponse. Le « Morse » se coula alors le long d'une corde et atteignit l'îlot où il ramassa une médaille.

« Certainement, c'est une de celles que le « Petit Père » avait à la corde des prières. Il a donc été avec le « Nez Ecorché », mais où est-il, maintenant? »

Malgré tous leurs efforts, les Esquimaux ne réussirent pas à trouver d'autre trace des disparus. Tristement, il fallut bien se résoudre à rebrousser chemin jusqu'aux canots.

\*  
\*\*

Entre-temps, le *Walla-Walla* avait parcouru la route qui passe par les îles Aléoutiennes, la mer de Berhing, et conduit à l'embouchure du Youkon. Tout le monde était à la joie quand le vapeur fut dans les eaux du Youkon.

« Tout a bien marché, disait le capitaine à Saint-Hubert, qui, appuyé sur une canne et soutenu par le Père Lotti, s'exerçait à marcher sur le pont. L'an passé, nous dûmes rester à l'ancre deux semaines au milieu de la banquise. Cette année, nous n'aurons pas besoin d'autant de patience. Cependant, Monsieur Saint-Hubert, votre jambe a largement le temps de guérir avant notre arrivée au Klondike! »

Il est certain que Saint-Hubert eut à faire preuve d'un peu de patience. La navigation sur le Youkon semblait interminable; les rives étaient d'une monotonie désespérante : des marécages à perte de vue. C'était la saison du dégel et des nuées de moustiques voletaient et bourdonnaient autour des passagers. Il en fut ainsi jusqu'au cercle polaire que l'on atteignit près du fort Youkon. Ce n'est qu'à la limite du Canada et de l'Alaska que les rives du Youkon devinrent montueuses et que çà et là l'on aperçut des bouleaux isolés et des pins rabougris. Enfin, un grondement lointain se fit entendre.

« Ce sont les marteaux à bocarder des placers, dit le Père Lotti. Vous allez donc revoir bientôt votre fils! Nous arrivons à Dawson-City! »

A un détour du fleuve, les chercheurs d'or aperçurent la ville minière, qui semblait avoir poussé là comme un champignon. Dans la vallée, sur les pentes des collines, des maisons semblaient sortir de terre. Leurs toits, couverts la plupart de tôle ondulée, étincelaient sous les rayons obliques du soleil.

« Voyez, là-bas, notre nouvelle demeure, ce long bâtiment au sommet duquel se détache une croix », dit le missionnaire



aux religieuses qui l'accompagnaient. Il montra ensuite la mission à Saint-Hubert : « Vous pourrez rester chez nous en attendant de trouver un logement ailleurs. Tiens, il y a un prêtre qui nous attend près du débarcadère... Mais on dirait le Père Barnoin lui-même ! Et l'enfant qui est à ses côtés, n'est-ce point votre Martin ? »

Ce n'était pas lui. Les yeux perçants de Saint-Hubert ne trouvèrent aucune ressemblance entre les deux personnages qui les attendaient et le Père Barnoin et Martin. Un sentiment d'angoisse, qui souvent l'avait tourmenté au cours de la traversée, s'empara de lui.

Pour le consoler, les missionnaires lui dirent que si l'on était sans nouvelles du Père Barnoin, on l'attendait chaque jour.

Saint-Hubert, rassuré, se rendit aussitôt au bureau de MM. Streamer et C<sup>o</sup> et s'y présenta comme le directeur technique engagé par leur agent de New-York. Ses pièces d'identité furent examinées avec soin et trouvées en règle. Avant d'être titularisé dans ses nouvelles fonctions, il devait faire preuve des capacités requises.

Pendant quinze jours, Saint-Hubert fut très occupé ; il travaillait le jour et une partie de la nuit. Ce fut un bonheur pour lui ; il put ainsi maîtriser l'angoisse qui l'étreignait à la pensée de ne plus revoir son fils. Le résultat de l'apprentissage qu'on lui fit faire fut positif. La nouvelle méthode qu'il employait pour extraire l'or des blocs de quartz parut meilleure que l'ancienne à tous points de vue. La firme Streamer et C<sup>o</sup> titularisa Saint-Hubert comme le directeur technique de l'exploitation et lui donna pour appointements les 6.000 dollars qui avaient été convenus. Ils lui promirent d'augmenter cette somme dans la mesure où le rendement de l'exploitation serait supérieur à celui des années précédentes.

Saint-Hubert avait hâte de faire connaître à sa femme l'heureuse issue de son voyage. Mais qu'allait-il dire de Martin ? Non, il attendrait... Il ne pouvait infliger au cœur de sa femme les mêmes tortures que celles qu'il endurait. Les missionnaires eux-mêmes commençaient à s'inquiéter de la longue absence du Père Barnoin et cela d'autant plus que le bruit avait couru que tout un parti d'aventuriers avait péri en franchissant les rapides du Cheval Blanc. On avait en effet trouvé plusieurs cadavres dans le lac Labarge, à l'embouchure du fleuve.

Les missionnaires avaient presque renoncé à tout espoir lorsque un beau jour, le Père Barnoin arriva avec ses Esquimaux, à Dawson-City. La mort dans l'âme il alla trouver Saint-Hubert et lui fit un récit détaillé de l'accident survenu au canot où était son fils. Il insista à dessein sur la candeur d'âme et la charité du petit Martin. Il ajouta :

« Mon cher ami, je ne saurai mieux faire, pour vous consoler, que de vous répéter les paroles mêmes de l'Esquimau :

« S'il est mort, il vit dans la joie dans la maison du Grand » Esprit. » Que pourriez-vous lui souhaiter de meilleur? »

Quand Saint-Hubert, accablé de chagrin, se fut un peu ressaisi, le Père Barnoin lui tendit la médaille trouvée sur l'îlot rocheux. Le père la baisa et dit :

« Ce sera au moins un souvenir de mon petit Martin. Je l'enverrai à sa mère. Quelle douleur va être la sienne en apprenant la mort de notre fils! »

Mais le Père Barnoin demanda à Saint-Hubert d'attendre encore quelque temps avant de faire partir la lettre. Il n'avait pas encore renoncé à tout espoir. Saint-Hubert hocha tristement la tête. Pour lui, Martin était bien mort. Cependant il tint compte de ce que lui dit le Père d'attendre quelque temps avant de faire partir la lettre.

Il se décida à envoyer à sa femme un simple télégramme : « Sommes arrivés à bon port. Tout va bien. Lettre suit. » Mais M<sup>me</sup> Saint-Hubert dut attendre longtemps l'arrivée de la lettre annoncée par dépêche.

La fin de l'été si court de l'Alaska arriva rapidement. Déjà la première neige était tombée et les disparus n'avaient pas reparu. Un soir, après sa journée de travail, Saint-Hubert se mettait à sa table de travail pour écrire enfin à sa femme, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Presque aussitôt, le Père Barnoin entra suivi d'un Esquimau.

« Des nouvelles de Martin? s'écria Saint-Hubert, en laissant tomber son porte-plume à la vue de la physionomie joyeuse de son visiteur.

— Oui, et grâce à Dieu, il est vivant et nous le reverrons bientôt.

— Alors il n'est pas encore ici, demanda le père dans la plus grande agitation. Mais, pour l'amour du ciel, dites-moi où il est maintenant, et l'hiver qui vient de faire sa première apparition.

— Oh! n'ayez aucune crainte, il ne mourra pas de froid, lui répondit le Père Barnoin. Il est quelque part, là-bas, dans un sac d'Esquimau bien chaud. Ils savent bien se protéger contre le froid, les Esquimaux, n'est-ce pas, « Héron Cendré »? »

L'Esquimau fit signe que oui en souriant et dit :

« Dans la maison de mon père, la « Baleine Verte », il faisait toujours si chaud que nous étions obligés d'ôter nos vêtements de dessus. Le « Petit Père » n'aura pas froid, tant qu'il restera dans la chaude caverne où il est. Il est en bonne santé et t'envoie ces petites choses et son amour. »

En même temps, l'Esquimau tendait à Saint-Hubert de petites pépites d'or de la grosseur d'une noisette ou d'une noix. Saint-Hubert, sans songer à ce trésor qui représentait pour lui plusieurs milliers de dollars, s'écria :

« Mais où est donc mon fils? Pourquoi ne l'as-tu pas amené



avec toi, s'il est en bonne santé? Comment a-t-il été sauvé des rapides? »

Il accablait ainsi l'Esquimau de questions, lorsque le Père Barnoin prit la parole :

« Le mieux sera pour le « Héron Cendré » de nous raconter tout ce qui s'est passé en commençant par le commencement. Je traduirai au fur et à mesure qu'il parlera. »

Ils s'assirent tous les trois autour d'un bon feu et le « Héron Cendré » commença son récit :

« Le « Morse » vous a déjà raconté comment mon canot chavira au moment où nous allions porter secours au « Nez Ecorché ». Avant même d'être précipité dans les eaux écumeuses, j'avais saisi la blouse du « Petit Père » et prit mon élan de façon à retomber dans le courant, mais le plus près possible de la terre ferme. Je fis bien, car je pus ainsi réussir à aborder l'îlot où se tenait le « Nez Ecorché »... Je commençai par hisser le petit Martin sur un rocher et, de là, je grimpai jusqu'au « Nez Ecorché ». Il était temps pour le « Petit Père » d'être tiré de l'eau. Il en avait tant bu que je crus tout d'abord que son âme s'était envolée chez le Grand Esprit. Devant mes appels et mes larmes, il finit par revenir à lui. Ce n'est qu'en le voyant ouvrir les yeux et en percevant le bruit de sa respiration que je songeai à me retourner. Mon canot et mes compagnons avaient déjà disparu... et le « Nez Ecorché » qui faisait toujours des gestes de désespéré !

« Maintenant, nous cria-t-il, nous n'avons plus qu'à mourir de faim, tous les trois. » Il se serait jeté à l'eau sans l'intervention du « Petit Père » qui finit par le convaincre et lui rendre espoir.

« Entre-temps le « Héron Cendré » songeait aux moyens de trouver de quoi manger pour les deux Visages Pâles. Du côté de la terre ferme, il aperçut devant lui de gros blocs de rochers éboulés aux anfractuosités nombreuses. Il profita du calme relatif de l'eau pour s'y rendre à la nage et, prudemment, il plongea sa main dans les anfractuosités. Comme il s'y attendait, il en retira de grosses et belles écrevisses. Celles-ci lui pincèrent les doigts sans le faire crier. Au contraire, le « Héron Cendré » souriait, sachant combien les tiraillements d'estomac sont plus pénibles à endurer qu'une simple piqûre. Les écrevisses étaient très grasses. Le « Nez Ecorché » en mangea trois. A leur vue, le « Petit Père » fit d'abord la grimace, mais la faim vainquit bientôt la répugnance qu'il éprouvait et il les dévora, comme moi, à belles dents. Puis le « Héron Cendré » remarqua plusieurs nids de mouettes appliqués contre la paroi rocheuse. Il réussit à les atteindre en grimpant et y trouva un certain nombre d'œufs et de petites mouettes. Nous trouvâmes donc là de quoi tromper la faim de nos estomacs et nous pensions que mes



compagnons et la « Robe Noire » reviendraient sur leurs pas pour nous sauver.

— Nous revînmes sur nos pas, dit le Père Barnoin, mais trop tard, au bout de trois jours seulement. Or, à ce moment-là, le « Héron Cendré » s'était envolé avec ses ennemis. Comment a-t-il pu faire ?

— C'est une mouette qui nous a montré le chemin. Au bout de deux jours, je me hissai à nouveau jusqu'aux nids de ces oiseaux et je faillis m'emparer d'une grosse mouette qui couvait derrière un quartier de roc. L'oiseau soudain disparut. J'examinai les alentours du nid et je constatai qu'elle s'était glissée entre les anfractuosités de la roche. Il y avait donc là une issue ; m'agrippant des pieds et des mains à toutes les saillies, je reconnus l'endroit et, quelle ne fut pas ma joie de constater que la crevasse allait s'élargissant vers le haut et d'apercevoir, entre les rochers, un coin du ciel. C'était pour nous le salut. La crevasse s'ouvrait de l'autre côté sur une gorge assez étroite.

» Revenu auprès de mes compagnons, je leur fis part de ma découverte. Si je n'avais rien trouvé, la « Robe Noire » nous aurait rencontrés sur l'îlot ! Le « Nez Ecorché » et le « Petit Père » étaient impatients de quitter le lieu du naufrage. Je les aidai d'abord à grimper jusqu'aux nids des mouettes ; de là, ils purent eux-mêmes me suivre jusque dans le couloir rocailleux et enfin dans la gorge. Si le « Morse » avait examiné attentivement l'îlot, il aurait certainement trouvé des traces de notre présence.

— Nous pensions qu'il n'y avait pas moyen de sortir de l'îlot d'une autre manière que par un canot, répondit le missionnaire.

— En tout cas, reprit l'Esquimau, le Grand Esprit l'a voulu ainsi. Dans la forêt, au-dessus de la gorge, nous eûmes beaucoup à souffrir. Nous voulûmes d'abord longer le fleuve en suivant le sommet des rochers qui se dressaient à pic au-dessus de l'eau, mais il nous fallait trop de temps. Le « Nez Ecorché » se disait malade. Il finit par s'asseoir sous un sapin, disant qu'il n'en pouvait plus. Le « Héron Cendré » l'aurait bien laissé là tout seul et serait arrivé beaucoup plus tôt au Grand Lac, mais le bon cœur de ton fils ne l'entendait pas de cette manière. Martin me dit que le « Nez Ecorché » mourrait dans le désespoir si nous l'abandonnions et cela il ne se le pardonnerait jamais. Il nous fallut donc rester auprès du « Nez Ecorché ». Le « Petit Père » le consolait avec de bonnes paroles ; rien ne le repoussait du Visage Pâle, ni ses murmures, ni la mauvaise odeur qui se dégageait de sa blessure. C'est que le Grand Esprit avait donné à ton fils le cœur de la « Robe Noire ».

Saint-Hubert était profondément ému. Le Père Barnoin demanda :

« Et vous êtes restés dans la montagne boisée jusqu'à maintenant?

— Nous y serions morts de faim, répondit le « Héron Cendré ». Je ne trouvai là que quelques myrtilles et quelques escargots et, malgré ce'a, j'avais bien peur que la faim nous fît souffrir. Alors, le Grand Esprit me fit reconnaître les traces de nos frères les Inuits. Je les suivis et atteignis bientôt leur campement, le long d'un lac isolé dans la montagne. Ils étaient là en train de pêcher et de faire sécher au soleil les poissons qui constitueraient, l'hiver, leur principal aliment.

— Je n'aurais jamais cru, dit le missionnaire en l'interrompant, que les Inuits descendent si loin dans le sud.

— Ils le font rarement. Mais ceux-là, c'est le Grand Esprit qui les y avait conduits pour nous sauver. Quand je leur eus raconté quelle était la bonté du « Petit Père » et comment il m'avait sauvé la vie. Ils m'accompagnèrent auprès de lui et le rapportèrent dans le camp sur le dos. Ils emportèrent aussi le « Nez Ecorché » qui les supplia de ne pas le laisser tout seul dans ce désert. A peine arrivé au campement, le « Petit Père » tomba malade. Il fut très, très malade, si bien qu'il ne pouvait manger les poissons de mon frère, même si nous les lui faisons cuire ou bouillir. Ah! que le « Héron Cendré » était triste! Il pria le Grand Esprit; celui-ci l'exauça et l'enfant guérit. Alors, il me dit : « Héron Cendré », suis le cours du ruisseau qui est là, puis celui de la rivière, puis celui du fleuve, va au pays de l'or et raconte à « Barbe Brune » ce qui m'est arrivé. Il le dira à mon père, lui. Mon père sera heureux et il enverra des porteurs avec un brancard. » Voilà ce que m'a dit le « Petit Père » et me voici. Mais en ce moment, la grande neige est tombée du ciel et nous ne retrouverions pas le chemin du Grand Lac des montagnes. Il faut attendre la fonte des neiges. Ne sois pas préoccupé au sujet de ton fils; il est bien au chaud dans la caverne du « Saumon Rouge » et il a des poissons tant qu'il en veut. »

Il n'y avait pas d'autre solution possible.

Des semaines durant, la neige tournoya dans l'air gris et personne n'aurait osé se hasarder à voyager durant la tourmente. Après la neige, ce fut le froid, un froid de 40° au-dessous de zéro; puis la nuit polaire qui dura plusieurs mois. C'eût été pure folie que de tenter un voyage en montagne en cette saison.

« Et dire qu'il va nous falloir attendre sept ou huit mois, soupirait Saint-Hubert, avant de pouvoir nous mettre en route. Que fera mon Martin pendant ce temps? »

---

## CHAPITRE VIII

---

### Où la fortune... fait parfois le bonheur

Il est certain que pour Martin l'hiver fut interminable. Il avait espéré revoir son père, le « Héron Cendré » et les porteurs avant l'arrivée de l'hiver. Il se faisait illusion sur la distance qu'il y avait à franchir pour parvenir à Dawson-City. Le « Héron Cendré » ne revint pas. La neige tomba en grande quantité. Jamais il n'en avait vu autant. Aussi loin que se portait son regard, c'était partout l'immense nappe blanche. « Si, en ce moment, ils sont en route, disait l'enfant à Mr. Brown, ils seront ensevelis par la neige et mourront de froid et de faim. »

Le « Nez Ecorché » jetait alors un regard au dehors :

« Quoi qu'il en soit, disait-il en murmurant, moi je suis perdu, toi, tu survivras à l'hiver, tu verras le Klondike, moi, jamais ! »

Les Esquimaux avaient renoncé à vivre sous les légères huttes faites de branches et d'écorce. Dès les premiers froids, ils s'étaient glissés dans leurs demeures souterraines. Celles-ci sont creusées tantôt sous terre, tantôt dans la neige ou la glace. Une partie du toit seule possède une ouverture que l'on peut fermer. C'est par là que passe la fumée. Le toit lui-même est recouvert d'une épaisse couche de mousse, de feuilles et de neige, de façon à empêcher le froid de pénétrer. A l'intérieur, le sol est jonché de feuilles et garni de fourrures; dans les parois sont taillés des bancs, sortes de lits de camp où les Esquimaux se couchent, alignés et serrés l'un contre l'autre comme des haengs. A même le sol s'ouvre une sorte de trappe qui conduit dans un couloir étroit ou plutôt un trou, par où l'on communique avec l'air libre. Ce couloir, dont l'issue est soigneusement bouchée, empêche l'air froid de parvenir jusqu'à la pièce où l'on se tient. Les hommes s'assemblent presque toujours dans la « kachga » de la caverne commune; les femmes et les enfants logent dans des cavités, plus petites, creusées aussi dans la terre, que l'on appelle « barabora ».

Dès le début, le « Saumon Rouge » avait invité ses hôtes dans sa « kachga ». Mr. Brown ne put en supporter l'air vicié. « Je préfère mourir de froid, dit-il, plutôt que de respirer cet air chaud et empoisonné. » D'ailleurs, les Esquimaux, en raison de la plaie d'apparence cancéreuse, qu'il



avait au nez, le regardaient d'un assez mauvais œil. Ils installèrent les deux Visages Pâles dans une « barabora ». Tous deux restaient couchés des heures entières, pelotonnés dans leurs fourrures, regardant tantôt le feu qui se mourait, tantôt la lampe à huile dont la mèche faite de mousse tor-due répandait beaucoup plus de fumée que de lumière.

Mr. Brown désirait la mort. Son cancer au nez le faisait cruellement souffrir; ce long emprisonnement le remplissait d'ennui. « Ah ! si je ne m'étais pas évadé de prison, gémissait-il, je n'aurais pas plus souffert, même si j'avais été condamné à mort. » Les soins que Martin lui prodigua ne firent pas moins une forte impression sur son cœur endurci. Petit à petit, il se fit plus aimable pour l'enfant. L'isolement, à son tour, agit sur son âme. Le « Nez Ecoîché » se mit à réfléchir sérieusement sur sa vie et sentit le repentir envahir insensiblement son âme.

« Dieu me punit justement, dit-il un jour, bien que je ne sois pas aussi coupable que tu puisses le supposer. Ce n'est pas moi qui ai mis le feu à la maison de New-York. Je ne sais pas comment l'incendie a éclaté. Mais comme j'avais assuré la maison pour une somme trois fois supérieure à sa valeur et que les apparences étaient contre moi, j'ai fui pour ne pas être lynché par la foule.

— Quel brave petit tu es, Martin, dit un autre jour le malade à l'enfant. Je sais que la plaie de mon nez répand une odeur insupportable; à peine si je puis moi-même la supporter. Malgré cela, tu restes près de moi, tu n'as pas voulu partir avec le « Héron Cendré » qui voulait te ramener à ton père !

— Fallait-il donc que je vous laisse mourir en désespéré? », reprit l'enfant.

Le malade devenait de plus en plus faible. Il sentait bien, lui-même, que sa fin approchait. Il fit venir Martin près de lui et tira de sa poche un paquet soigneusement enveloppé.

« Tiens, dit-il à Martin, c'est ma fortune, je te la donne. Tu iras trouver mon avoué, à New-York, son nom est dans le portefeuille et, avec le contenu de celui-ci, tu pourras indemniser largement mes créanciers. Avec ce qui te restera, tu seras riche. Maintenant, récite quelques prières pour moi, et quand tu seras arrivé au Klondike, va trouver les missionnaires et fais dire des messes pour le repos de mon âme. »

Quelques heures plus tard, le mourant, contrit et repentant, avait cessé de souffrir.

Dès lors, le petit Saint-Hubert fut contraint d'aller vivre dans la « kachga » commune des Esquimaux. Ce fut pour lui un tourment indicible que de demeurer dans cette pièce mal-propre et d'y respirer un air nauséabond. Il ne put s'habituer aux plats de prédilection des Esquimaux. S'il n'avait pas de poisson, frais ou sec, il préférerait souffrir de la faim et repous-

sait le « Saumon Rouge », lorsqu'il lui présentait des œufs de poisson et des baies blanches nageant dans une huile malodorante. Les Esquimaux, cependant, se montraient très aimables pour lui. Ils lui cédaient auprès du foyer la meilleure place et lui apprirent si bien leur langue qu'au bout de quelque temps Martin put leur parler un peu du Grand Esprit et de Jésus-Christ. La tribu des Inuits était encore païenne et adonnée aux superstitions les plus grossières. Malgré tout ils écoutaient l'enfant avec plaisir et attention.

Dès que la rigueur de l'hiver diminua, Martin accompagna les Esquimaux dans leurs pérégrinations. Ils se rendaient sur les lacs pour y creuser des trous dans la glace. Ils s'installaient sur le bord du trou, le harpon à la main, le corps emmitoufflé dans leurs fourrures, attendant patiemment leur proie. Pour se protéger contre le vent, ils dressaient tout autour du trou une sorte de mur fait de blocs de glace soudés de neige. Dès qu'un poisson paraissait, il était harponné en un clin d'œil et jeté frétilant sur la glace. La pêche était une récréation qui venait tromper la monotonie de l'hiver sans fin. Après de longs, longs mois, des vents plus chauds se mirent à souffler et la fonte des neiges commença. Les glaces éclatèrent, les rivières s'enflèrent et les Esquimaux dressèrent à nouveau leurs huttes d'été. Maintenant, Martin pouvait espérer en la venue de son père. Tous les jours, il montait au sommet d'une colline, d'où l'on embrassait du regard toute la vallée de la Rivière Blanche (White River), par où le « Héron Cendré » sûrement reviendrait. Martin commençait presque à désespérer :

« S'il n'est pas là dans trois jours, je demanderai au « Saumon Rouge » une escorte pour me conduire au pays de l'or. »

Avant l'expiration de ce délai, le « Héron Cendré », accompagné du Père Barnoin, du « Petit Phoque », et d'une troupe d'Esquimaux, était de retour.

Grande fut la joie de se retrouver après une si longue absence.

« Que ton père va être heureux, disait le Père Barnoin à l'enfant. Il est en bonne santé et a reçu d'excellentes nouvelles de ta mère et de ta sœur. Streamer et C<sup>o</sup> n'ont pas voulu lui donner de congé, sans quoi il serait ici avec nous. Tu n'as plus qu'à patienter une semaine de plus avant de le retrouver ! »

Martin raconta alors au missionnaire la mort de Mr Brown et lui montra le portefeuille et son contenu. Après avoir examiné les papiers qu'il renfermait, le missionnaire dit :

« Nous donnerons tout cela à ton père et à un avocat sérieux. Apparemment, te voilà devenu un homme riche. Voilà largement de quoi faire des études en toute commodité. Dieu en a décidé ainsi. C'est bien de l'« or » qu'il t'a fait trouver ! Et tu as trouvé mieux que de l'or. Tu as procuré

le salut de l'âme immortelle de master Brown et de celle de ces pauvres Esquimaux; elle valent bien mieux que tous les trésors de la terre. Remercions Dieu d'avoir voulu se servir de ton concours pour tout mener à bien. »

\*  
\*\*

Une semaine après, Martin Saint-Hubert était dans les bras de son père. Quelques jours plus tard, tous deux montaient, pour la seconde fois, à bord du *Walla-Walla* pour refaire en sens inverse le voyage de New-York au Youkon. Saint-Hubert ne voulut plus courir avec son fils les risques d'un nouvel hiver polaire. Il n'y avait là aucune nécessité. Grâce à l'héritage légué à Martin par le « Nez Ecorché », la famille Saint-Hubert était à l'abri du besoin.

« Nous reviendrons nous installer sur les bords de la Seine, dit Saint-Hubert en faisant ses adieux au père Barnoin.

— Et quand je serai prêtre, ajouta Martin, je reviendrai.

— Si Dieu le veut, mon ami ! », répondit le missionnaire.

Alors, tous les assistants : « Héron Cendré », « Petit Phoque » et autres Esquimaux, munis de couteaux, d'hameçons et autres choses semblables, que leur avait acheté Saint-Hubert avant de partir, se mirent à pousser des cris d'adieux et à s'agiter jusqu'à ce que le navire ait disparu à l'horizon.

Au moment où il vit le *Walla-Walla* disparaître, le « Héron Cendré », les larmes aux yeux, ne put s'empêcher de dire :

« Oh ! le « Petit Père », il reviendra sûrement et sera encore une meilleure « Robe Noire » que toi !

— Je l'espère bien, répondit le missionnaire, et je le demande à Dieu de tout cœur. »

---

## TABLE DES MATIERES

---

CHAPITRE PREMIER. — Dans un gratte-ciel de New-York....	3
— II. — Vers le pays de l'or.....	8
— III. — Seul, vers l'inconnu.....	16
— IV. — Dans les gorges de Chilcoot.....	26
— V. — « Renard-Rouge », le chef des Chilcoot-Kwan. . . . .	33
— VI. — Le prisonnier des glaces.....	40
— VII. — Perdus dans les steppes.....	51
— VIII. — Où la fortune... fait parfois le bonheur. . . . .	60



# ROMANS MISSIONNAIRES

- C. TESTORE, s. j.  
1. Sous les Griffes du Léopard (30° mille).  
2. L'île du Mystère (30° mille).  
3. Oramaïka, la Vierge de la Forêt (27° mille).  
4. Les Fils de la Prairie (27° mille).  
5. Fleur de Lotus (27° mille).  
6. La Vengeance de l'Esclave (27° mille).  
7. La victime du Yucatan (20° mille).  
8. Le Chef des Diables Rouges (23° mille).
- A. PRATO.  
9. Le secret de Karkus (22° mille).  
10. Le trésor du chercheur d'or (22° mille).
- C. TESTORE, s. j.  
11. Le Gouffre des Soupirs (22° mille).
- E. DIATTO s. j.  
12. La Panthère Noire (22° mille).
- J. SPILLMANN, s. j.  
13. Les Pionniers du Klondike (17° mille).  
14. La Montagne de Feu (17° mille).
- C. TESTORE, s. j.  
15. La Caverne du Diable (17° mille).
- SACHA IVANOV.  
16. La Vengeance des Otoës (10° mille).
- V. BARJON, s. j.  
17. S. O. S. (20° mille).
- SACHA IVANOV.  
18. Badlouck, le Fils de la glace (10° mille).
- P. HUONDER, s. j.  
19. Au pays des singes hurleurs (15° mille).
- C. TESTORE, s. j.  
20. Le sorcier de l'Île Rouge (15° mille).
- SACHA IVANOV.  
21. Pyatuk, la fille du sorcier (10° mille).
- A.-M. PANHELEUX.  
22. En plein ciel (15° mille).
- M.-A. HULLET.  
23. Et le cratère répondit... (15° mille).  
24. Seule au monde (15° mille).
- Pierre GURDON.  
25. L'héroïque aventure (15° mille).
- Sœur MARIE-GERMAINE.  
26. Fleur de Brousse (15° mille).
- Ch. KALIN, s. j.  
27. Haine de calife (10° mille).
- Jean ROSMER.  
28. Le palais aux lépreux (10° mille).
- Sœur MARIE-GERMAINE.  
29. Les chasseurs d'âmes du Matto Grosso (10° mille).
- A.-M. PANHELEUX.  
30. Fille des Dieux (15° mille).
- Henri DE LAGREVOL, s. j.  
31. Le volcan sur les glaces (10° mille).
- Guy D'AVELINE.  
32. Soumé-Tchang, princesse de Chine (10° mille).
- Henri DE LAGREVOL, s. j.  
33. Le message inachevé (10° mille).  
34. Prisonnier des corsaires (10° mille).





== " CHARMER POUR FORMER " ==

# Les MEILLEURES COLLECTIONS pour la JEUNESSE

*Des lectures saines,  
bienfaisantes  
aussi irréprochables  
que passionnantes*

---

## **Romans Missionnaires**

Une des plus étonnantes réussites parmi les collections de romans d'aventures destinées à la jeunesse, publiée ces dernières années.  
40 volumes parus.

---

## **Pour la Jeunesse**

Passionnants romans d'aventures, explorations, récits vécus... les plus généreux élans de la jeunesse combinés avec les plus périlleux risques de l'aventure.  
25 volumes parus.

---

## **Mon Premier Roman**

Des récits vivants, dramatiques, sans invraisemblance, d'un vif intérêt où toujours les enfants tiennent le premier rôle.  
20 volumes parus.

---

## **Les Belles Histoires**

Les plus belles biographies de Saints, présentées et conçues d'une manière nouvelle qui les rend aussi passionnantes qu'un roman.  
25 volumes parus

---

**BEAUX VOLUMES in-8°, de 64 à 80 pages, ILLUSTRÉS**  
Le Catalogue général est envoyé franco sur demande

---

**LES " EDITIONS DU CLOCHER "**

**Administration : 39 à 43, rue de Constantine - TOULOUSE**

— TÉLÉPHONE : 223-04 — C. C. Postal 13.121 — R. C. Toulouse 2.296 B —